

Les combats d'août 1944 en baie d'Audierne

Par Alain LE BERRE (CAP CAVAL N° 2, 3, 4, 5)

Nous ouvrons par cet article d'Alain Le Berre le dossier de la seconde guerre mondiale, au cours duquel seront successivement relatés des événements survenus dans notre région entre 1940 et 1944.

Son auteur, originaire de Plözévet, s'est spécialisé dans cette période d'histoire encore proche et a rassemblé en quelques années une abondante documentation obtenue, tant auprès des archives militaires françaises qu'allemandes, anglaises et canadiennes.

Son enquête l'a également amené à recueillir de nombreux témoignages de la part des acteurs belligérants encore vivants.

Ce premier texte est consacré principalement au combat naval qui se déroula le 12 août 1944 en baie d'Audierne et aux diverses annicroches qui se succédèrent les jours suivants.

Cet extrait entre dans le cadre d'un ouvrage plus complet en préparation portant sur les combats de la Libération en baie d'Audierne et dans le Cap Sizun en 1944 dont Alain Le Berre a bien voulu nous accorder la primeur.

Début août 1944 à Brest, près de 30 000 Allemands s'apprentent à subir l'assaut des Alliés et de la Résistance. Les assiégés, quoique disposant de moyens considérables, ne se bercent plus d'illusions sur l'issue des combats, aussi leur état-major prend-il la décision de faire appareiller en direction des futures «poches» de l'Atlantique» moins menacées, les navires encore en état de naviguer. Il faut ajouter que outre le souci de préserver ses unités combattantes la Kriegsmarine espère encore, en ces premiers jours d'août, continuer la guerre sous-marine à partir des bases du Golfe de Gascogne ; l'apparition du Schnorchel n'est pas étrangère à cet espoir.

En plus des submersibles présents à la base de Lanion à Brest, elle mettra en route vers Lorient les modestes mais précieux bâtiments suivants : des briseurs d'obstructions (Sperrbrecher/S.B.) et des chalutiers dragueurs-patrouilleurs (Vorposten-Booten/Vp), sans lesquels le trafic maritime s'arrêterait rapidement aux approches des ports militaires, infestés de mines.

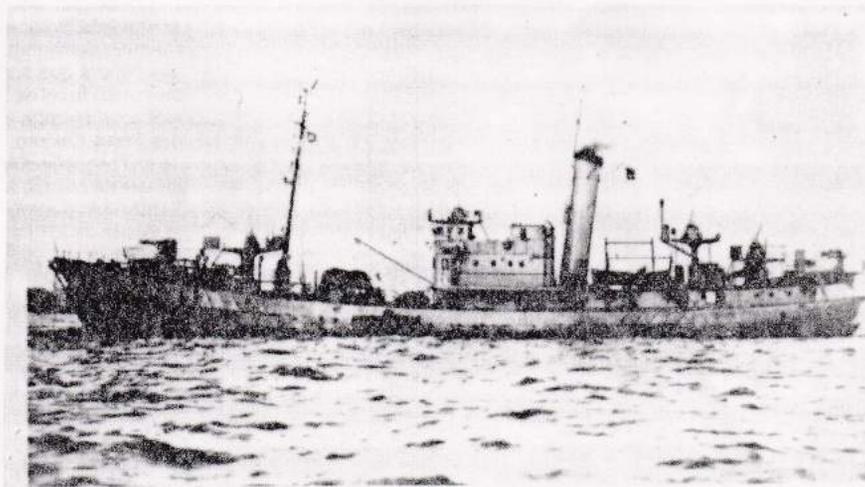
Le 11 août sera programmé le premier départ semble-t-il, d'un convoi qui tentera de déjouer le blocus instauré par la Royal Navy le long des côtes bretonnes. Le choix des navires à évacuer se portera sur :

- Le S.B. 157 ex cargo *Tellus* de 1495 t. (2/105 - plusieurs 37 et 20 mm) de la 6^e Flottille de SB chargé à cette occasion de matériel de grande valeur

militaire.

- Les Vp 719 et 720 de la 7^e Flottille de Vp qui sont rappelons-le, de modernes chalutiers armés (1943) de 700 t. disposant chacun d'un bon armement (1/105 - 1/37. plusieurs 20 mm).

*Les bateaux allemands :
En haut, le V 720 qui s'échouera à Tréguennec
En bas, le Tellus qui réussira à s'échapper.*



LE COMBAT NAVAL

L'accrochage

Vers 22 heures 30, le convoi franchit les passes de la rade puis se glisse dans le goulet à la faveur de l'obscurité, échappant à une éventuelle reconnaissance de l'aviation alliée. En sera-t-il de même tout à l'heure dans les parages du Raz de Sein, doivent penser les équipages prévenus de la présence permanente de l'adversaire ? Par comble de malchance, les conditions météorologiques jouent contre eux : la mer est calme, la lune va bientôt se lever.

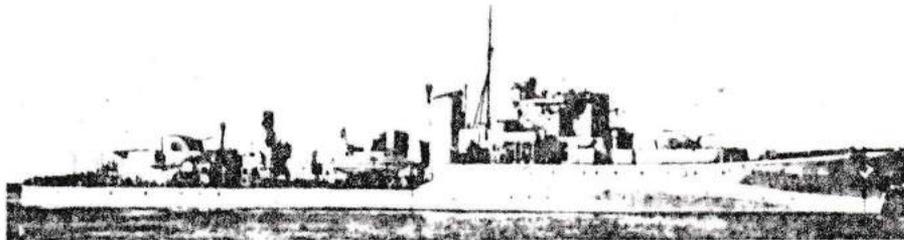
De toute façon, même avec la complicité d'une nuit d'encre, le sort des fuyards eût été analogue, leur mouvement ne pouvant passer inaperçu : dans le cadre de l'opération de blocus «Kinetic», (son nom en code) le ratissage des côtes est devenu systématique. Ce soir là précisément, c'est au Groupe d'Escorte N° 12 (EG 12) de monter la garde au large de la Baie d'Audieme, passage obligé du convoi.

L'E.G. 12 est constitué de 5 destroyers : le Britannique *HMS Albrighton*, les Canadiens *HMCS Qu'appelle*, *Restigouche*, *Skeena* et *Assiniboine*. Ce sont des navires d'un déplacement voisin de 1500 tonnes, capables de foncer à près de 30 nœuds ou plus, disposant au moins chacun de quatre pièces d'un calibre supérieur à 100 mm, autrement dit, une force puissamment armée, d'une grande mobilité.

Les *HMCS Qu'appelle*, *Skeena* et *Restigouche* ont quitté Londonderry (Irlande du Nord) le 7 août après y avoir fait nettoyer leurs chaudières ; ils seront rejoints le lendemain par l'*Assiniboine* et le 11 août vers 23 heures par le *HMS Albrighton*. La formation a reçu l'ordre exprès d'effectuer le «sweep» (balayage) de la baie.

Le contact radar se produit peu de temps après le départ de Brest, probablement à la hauteur de la Presqu'île de Crozon. Un peu avant 23 heures, d'après les Canadiens, un écho s'allume sur un écran allié mais le moment propice n'est pas venu d'intercepter le gibier encore situé à portée de l'artillerie

Le bateau de la Royal Navy engagé dans le combat : l'ALBRIGHTON.



côtière, les Alliés se retirent en conséquence au large. Ceci laisse à penser qu'un autre navire allié se trouve au large pour signaler les mouvements de l'ennemi. La présence de ce navire n'a pu être établie avec certitude.

Eux aussi ont été détectés par les appareils du *Tellus*. C'est ce que nous écrit Hans Martens alors embarqué à bord du *V 720* en qualité d'obergefreiter (matelot chargé du matériel de dragage et de mouillage des mines). Ses souvenirs sont encore précis : «Après que nous eûmes quitté Brest, nous fûmes avertis de la présence d'une force ennemie se composant de 3 unités qui avait été repérée au radar. Il fallait s'attendre à une prise de contact aux environs de deux heures du matin d'après la vitesse des 2 forces. Nous étions défavorisés par le temps, la mer était calme, la lune levée au-dessus de la terre. Notre convoi dut apparaître clairement aux vues de l'ennemi». (Traduction effectuée et communiquée par Jacques Variel de Pont-l'Abbé. Originaire de Stetten, Martens habite aujourd'hui en R.F.A.).

Les Allemands poursuivent leur route vers Lorient malgré la possibilité qu'ils ont peut-être encore de rebrousser chemin. Ils passent le Raz de Sein et s'enfoncent dans cette sorte de nasse que constitue la Baie d'Audieme.

On imagine sans difficulté la tension qui règne à bord des 2 forces adverses, tout particulièrement chez les Allemands qui vont devoir inéluctablement livrer un combat où leurs chances de succès paraissent minces.

Il peut être deux heures quinze,

les radars des Canadiens accrochent les 3 échos des candidats à l'évasion, localisés à cet instant précis en route au 140, à 7000 m dans le nord de Penmarc'h, soit à la hauteur de Plovan, à un nautique du rivage. Une dizaine de minutes plus tard les Allemands se présentent devant le halo de la lune qui s'est traîtreusement levée du côté de la terre une demi-heure auparavant. Spectacle magnifique pour la meute alliée que les silhouettes des fuyards maintenant démasqués !

Les Alliés vont passer à l'action selon une tactique simple : les destroyers placés en ligne de file cap au sud, se présenteront successivement à grande vitesse, 30 nœuds environ, devant leurs cibles puis dégageront vers l'Ouest, avant d'entamer une nouvelle évolution. L'ennemi sera ainsi théoriquement acculé au fond de la baie où il pourra être tiré à courte distance. Ajoutons que grâce aux roquettes éclairantes «on y verra comme en plein jour», pour reprendre l'expression des témoins.

Le combat en mer

Vers 2 heures 30 les canons se déchaînent. Tous les témoignages coïncident à quelques minutes près, quant à l'heure du début de l'interception. Lequel des adversaires a ouvert le feu en premier ? Martens poursuit : «Nous avons ordre de laisser approcher les 3 destroyers aussi près que possible pour les avoir à portée de

notre artillerie anti-aérienne de petit calibre, ce qui explique qu'ils vinrent environ à 1.200 m. On ouvrit le feu à ce moment-là. Notre artillerie se montra apparemment efficace car les destroyers s'éloignèrent à grande vitesse. Au bout de 10 minutes, le feu reprit à une distance d'environ 4.000 m».

A si courte distance, l'artillerie allemande vient peut-être de marquer des coups au but ; rien d'étonnant à cela, l'habileté des pointeurs allemands est d'ailleurs bien connue.

Les documents anglais sont muets au sujet de cet éventuel succès allemand, mais la réaction alliée va être rapide et brutale, l'hallali a sonné pour les bâtiments anglo-canadiens.

Que disent les Canadiens ?

«A 2 heures 24 ils repèrent 3 chalutiers qui se profilaient vaguement sur un fond de lune à une portée de 3 milles. Lançant des fusées pour améliorer leur visibilité ils s'approchèrent à environ 4.600 verges (soit 4.000 m) et ouvrirent le feu avec des explosifs brisants».

Les projectiles ne vont pas tarder à atteindre tous leurs objectifs, les Alliés souvenons-nous, disposent d'une vingtaine de pièces d'artillerie moyenne contre 4 aux Allemands et à la distance précitée, les pièces de *Flak* utilisées contre des buts marins pour la circonstance se révéleront inefficaces. Aucun des navires battant pavillon de la Kriegsmarine ne sera épargné. Voyons plutôt.

La fin du V 720

39 années plus tard, Martens se souvient encore de cette nuit jugée par lui hallucinante ; il nous retrace l'agonie du V 720 :

«Notre pièce de 105 fut mise hors de combat à la suite d'un coup à la proue, ce qui provoqua un petit incendie qui fut éteint ou qui mourut de lui-même. Comme notre installation fumigène se trouvait hors service, le V 719 essaya entre temps de nous envelopper d'un brouillard artificiel. Nous avons été atteints par de nombreux obus de 5 pouces des destroyers. A part le 37 mm antiaérien, tout l'armement était détruit. Notre chaufferie avait été également touchée, faisant eau. Le Commandant échoua le V 720 en mettant à profit ce qui restait de

vapeur.

La baleinière n'était pas endommagée, on la déhala du côté non exposé au tir après l'avoir mise immédiatement à l'eau. Elle fut coulée au cours du second trajet vers la terre ferme. Nous maintenîmes les destroyers à distance avec la pièce de 37 mm jusqu'à ce que tous les documents, le matériel secret etc ... aient été détruits. L'ordre d'abandonner le navire parvint ensuite. Il pouvait être 3 heures 40 du matin et la marée montait. Je me suis éloigné en nageant obliquement afin d'échapper au tir que subissait encore notre navire. De plus, les nageurs furent soumis à un tir ajusté de la part de pièces anti-aériennes légères. On pouvait apercevoir les trajectoires des obus traceurs de même que les impacts des projectiles tombant près de ceux qui se trouvaient à l'eau. Alors que nous étions parvenus sur le rivage, quelques obus de 5 pouces nous sifflèrent encore aux oreilles et nous détalâmes à travers les dunes comme des lièvres».

Le V 719 est gravement avarié

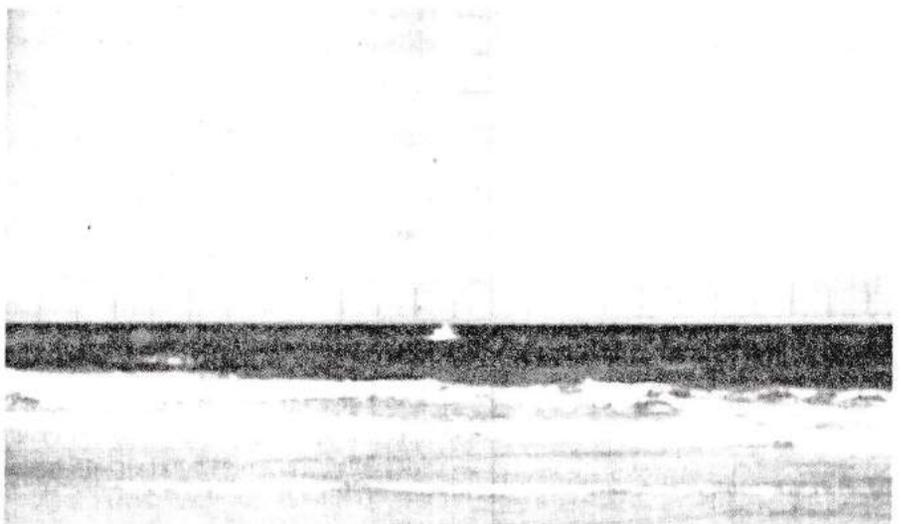
Le V 719 comme le signale Martens, tente de masquer son malheureux sister-ship aux vues de l'ennemi à l'aide de fumigènes. Les 2 patrouilleurs se démènent beaucoup et apparemment réussissent à tenir quelque temps les Anglais à distance. Les Canadiens, dans la mêlée, ont l'impression qu'à un moment les Allemands se canonèrent

mutuellement, (ce qui est déjà arrivé au cours de combats similaires).

Mais le V 719 encaisse également de nombreux obus alliés qui mettent tout son armement hors de combat ; par chance son système propulsif n'est pas atteint.

Il ne reste plus au patrouilleur qu'à chercher son salut dans la fuite en mettant le cap au Nord. Les Alliés convaincus qu'il est coulé, échoué ou en feu, n'insistent pas dans leur tir et le V 719 peut ainsi se retirer du combat. (Il est plus vraisemblable que le navire a pu s'échapper à la faveur de l'abordage de 2 Canadiens que nous expliquerons plus loin).

Corentin Bolzer ancien boulanger à Kercoretin en Plozévet a assisté au décrochage de l'Allemand. Grimpé sur le toit de sa maison en entendant la canonnade du combat, il aperçoit au loin, vers Tréguennec, dans la lueur de fusées éclairantes, un navire qui se défend «comme il le peut» (il s'agit du V 720). Notre témoin s'apprête à redescendre de son observatoire, lorsqu'il perçoit le bruit très proche et très caractéristique d'un moteur marin : dans un éclatement de fusée. Il reconnaît nettement à hauteur de Pellan, un chalutier armé. C'est le V 719 qui se traîne en éclopé, il a réussi à échapper à la surveillance alliée et longe la côte à la toucher. Quelques centaines de mètres plus loin, devant Poulbrehen, son commandant juge prudent de mouiller et d'attendre le jour. Il y a de fortes chances pour que le navire se soit en réalité échoué à marée basse sur les



La tache blanche dans la mer — Tout ce qui subsiste aujourd'hui à Tréguennec du V 720 allemand : un petit tas de ferraille où viennent se briser à marée basse les vagues.

rochers de Poulbrehen. Le navire est provisoirement sauvé mais son destin exige qu'il termine sa carrière sur la côte bigoudène devant Penhors ce qui sera effectif dans quelques jours, mais ceci est une autre histoire.

Le Tellus s'échappe

Le *Sperrbrecher 157* ex *Tellus* sera le plus chanceux des 3 bâtiments du convoi allemand puisqu'il parviendra à s'échapper de la tourmente. Longeant dangereusement la côte semée d'écueils des parages de Penmarc'h (les témoins se demandent comment le navire ne s'est pas éventré sur les rochers) puis obliquant vers Bénodet, il trouvera refuge à Concarneau. Les Alliés n'oseront pas s'engager après lui dans ce secteur présentant de grands risques surtout en navigation nocturne. Il sera malgré tout atteint à la machine.

Durant le combat, des obus tombent sur Saint-Guénoles-Penmarc'h y faisant des blessés et occasionnant des dégâts matériels à l'Hôtel Moguérou. Ces obus sont attribués au *Tellus* mais ne serait-ce pas en réalité des projectiles alliés tirés du large sur le fuyard alors qu'il longeait hardiment la côte à la hauteur de cette commune ? Peut-être a-t-il ainsi concentré sur lui l'attention des Alliés permettant ainsi au *V 719* de décrocher discrètement.

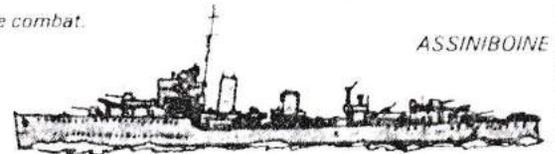
Le *Tellus* ne pourra pas s'en tirer à si bon compte ; quelques jours plus tard en tentant de gagner La Rochelle, il sera jeté en feu devant Saint-Gilles-Croix-De-Vie sous les coups de la Force 27 dont nous aurons bientôt l'occasion de reparler au sujet du second combat naval en baie d'Audiernne.

Le Skeena aborde le Qu'appelle

A 2 heures 52 soit environ vingt minutes après l'ouverture du feu, les alliés ont déjà effectué plusieurs présentations devant Tréguennec ; dans les journaux de bord des bâtiments alliés, il apparaît nettement que les Allemands ont été durement atteints. A bord du *Restigouche* on observe à 2 heures 38 un ennemi stoppé : s'agit-il du *V 720* ? Dix minutes plus tard des torpilles

Les bateaux canadiens engagés dans le combat.

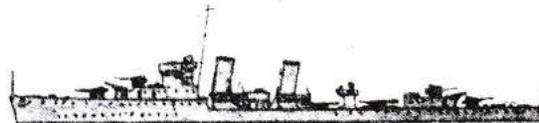
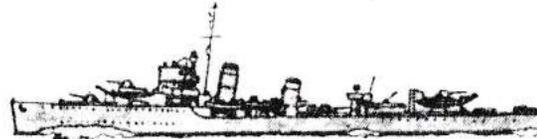
ASSINIBOINE



QU'APPELLE



RESTIGOUCHE



SKEENA

sont tirées par le Canadien. Du *Skeena* on aperçoit 3 navires en feu ou jetés à la côte. Rien d'étonnant à ce que les unités de la Kriegsmarine aient été rapidement mises hors de combat tant la disproportion des forces jouait contre elles !

Pour les Alliés l'affaire semble réglée ou presque : il ne leur reste plus qu'à achever les Allemands coincés au fond de la baie. Une simple formalité en somme, mais va se produire l'abordage entre deux destroyers canadiens qui modifiera considérablement la suite logique que l'on pouvait attendre du combat naval.

La ligne de file alliée achève une nouvelle présentation. Le *Qu'appelle*, leader de la flottille lancé à 30 noeuds, met le cap à 3 heures 18 au Nord, quand sorti de la file, le *Skeena* l'abordera à 22 noeuds, à 3 heures 23. Malgré un vigoureux « à gauche toute » du premier, le choc est inévitable, le coup de barre donné in-extremis évitera heureusement le pire. Le *Qu'appelle* est touché à tribord arrière mais le bâtiment n'est pas en péril. Une pompe est mise en action dans le local de barre. Les 2 navires doivent cependant quitter la formation, leur vitesse tombera à une dizaine de noeuds, ils ne participeront plus au combat.

Le *Qu'appelle* chef de file chargé de conduire l'attaque est remplacé par l'*Albrighton* qui mènera les 2 Canadiens restants à la curée.

Les conséquences du flottement qui a dû se produire dans les rangs alliés vont être bénéfiques pour les Allemands.

Le *V 719* déjà sérieusement malmené pourra disparaître dans l'obscurité vers le Nord, tandis que le *Tellus* réussira à contourner les rochers de Penmarc'h et à s'enfuir vers l'Est. Pour ce dernier rien de sûr cependant car il n'est pas impossible que le *Sperrbrecher* se soit échappé dès le début du combat vers 2 heures 30. En effet, des obus sont tombés sur Saint-Guénoles à cette heure. Etaient-ils destinés au fuyard ou bien s'agissait-il d'obus perdus comme ceux qui allumèrent des petits incendies à Tréguennec : une crèche en feu chez Monsieur Le Corre à la Palue Kergaradec, un tas de fagots au village de Kerveillant ? Des obus tombèrent même au-delà de Plonéour jusqu'à Combrit dit-on.

L'abordage entre le *Skeena* et le *Qu'appelle* privera donc les Alliés d'une victoire complète et facile.

Le bilan

Le canon se tait en baie d'Audiernne, vers 3 heures 45 du matin. Le moment est au bilan. Du côté allemand :

Le *V 720* est échoué en feu devant La Palue à la hauteur de la route menant au bourg de Tréguennec ; le

navire est irrémédiablement perdu. Malgré de nombreuses recherches il n'a pas été possible de dénombrer avec certitude le chiffre des victimes. Martens le rescapé, affirme qu'il y a eu 8 tués durant le combat ; 1 ou 2 morts seulement selon des archives allemandes. Enfin, selon le service des sépultures militaires allemandes, 6 exhumations auraient eu lieu à Tréguennec, dont 3 au titre de décès postérieurs à août 1940. Le brigadier Piron qui recevra la reddition des rescapés, se souvient de son côté avoir aperçu plusieurs cadavres dans la baleinière du V 720 ce qui confirmerait le chiffre avancé par Martens, d'ailleurs non excessif.

Le V 719 dissimulé près de la crique de Porzembreval est hors de combat, le pont dévasté, l'armement détruit. A bord on attend certainement avec beaucoup d'appréhension les lueurs de l'aube. Le coup de grâce ne va-t-il pas être donné à ce moment ? 3 marins ont été tués au cours du combat, un blessé mourra à l'hôpital de Kerfeunteun, un cinquième sera bientôt tué par l'aviation anglaise dans des cir-

constances que nous verrons. Ajoutons aussi une dizaine de blessés.

Le *Sperrbrecher 157 ex Tellus*, se trouve en sécurité en baie de Concameau. Les archives allemandes laissent entendre qu'il compte 2 morts et une dizaine de blessés.

Du côté allié on semble très satisfait malgré l'accident de mer du *Qu'appelle* et du *Skeena*. Les Canadiens sont convaincus que la totalité du convoi a été mise hors de combat par naufrage ou incendie. Les Anglais sont plus réalistes : ils réclament 2 navires détruits seulement et un troisième touché cependant, qui a réussi à s'enfuir.

— 2 —

A TREGUENNEC

Le sort des rescapés

Au combat naval vont succéder sur la terre ferme trois épisodes, qui mettront aux prises les rescapés des patrouilleurs et les forces locales de la Résistance.

Le 12 août vers 3 heures 30 du matin, le V 720 est échoué volontairement par son commandant devant La Palue : une zone plate et marécageuse entrecoupée de dunes de sable.

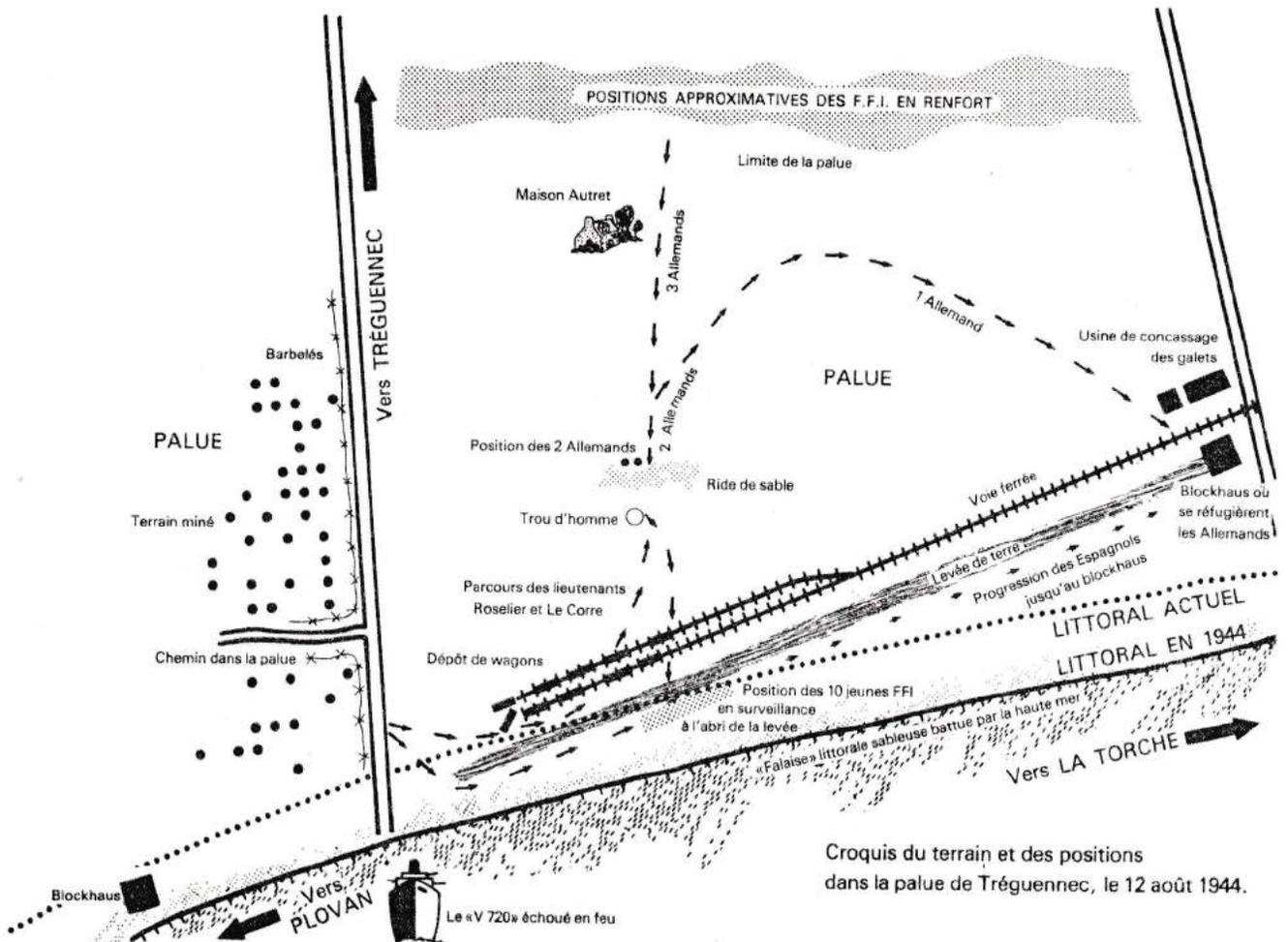
L'épave est située au nord de l'exploitation de galets nécessaires à l'édification du Mur de l'Atlantique, que les Allemands avaient transformée en un fort complexe défensif. Les lieux sont abandonnés depuis le 4 août.

Les rescapés ont pris pied sur le rivage, éprouvés comme on le devine et de surcroît accompagnés par les obus alliés.

Ils sont 75, ne disposant que de peu d'armement et d'approvisionnement. Martens pense que ce chiffre élevé comprend du personnel des services administratifs de la 7^e Flottille.

Dans un premier temps ils trouvent refuge à l'intérieur de la butte fortifiée de chargement des galets. Une des préoccupations des naufragés sera d'obtenir une réponse à deux questions :

Y-a-t-il encore des troupes allemandes dans le secteur et dans la négative, y trouve-t-on les «terroristes»



Croquis du terrain et des positions dans la palue de Tréguennec, le 12 août 1944.

que les occupants redoutent particulièrement ?

Manifestement les naufragés ignorent qu'à une trentaine de kilomètres, 300 des leurs tiennent encore garnison à Lezongar. Ils n'ont pas été avertis de cette présence amie lors de leur départ de Brest, c'est dire à quel point la désorganisation doit régner dans les rangs allemands de la forteresse !

Une patrouille comprenant 3 hommes est donc envoyée en reconnaissance à travers La Palue. A 500 mètres dans le Nord-Est du blockhaus où les Allemands sont livrés à leurs réflexions, se trouvent quelques habitations. La patrouille frappe d'abord à la porte de la maison Le Corre mais n'obtient pas de réponse, puis à celle de la famille Autret. «Y-a-t-il encore des Allemands dans la région ?» il leur est répondu par la négative. Les marins se dirigent alors vers le rivage quand ils sont brutalement interpellés en français.

Un groupe de la Compagnie FFI de Pont-l'Abbé avec à sa tête les lieutenants Louis Le Corre et Joseph Roselier vient d'entrer en action.

Louis Le Corre, aujourd'hui Principal Honoraire, va devenir l'acteur déterminant de la reddition des marins du V 720. Les lignes qui suivent, retraçant cette reddition, ont été rédigées notamment à partir du rapport qu'il établira le 14 août 1944.

En annexe, on trouvera copie de cette pièce et un historique succinct de la Compagnie de Pont-l'Abbé.

Un duel singulier

Donnons la parole à Louis Le Corre qui n'a pas ménagé son temps et sa peine pour nous renseigner.

«Dans la nuit du 11 au 12 août 1944, réveillé vers deux heures du matin par une violente canonnade en mer puis par le signal d'incendie, je me rendis au casemement tout proche. Ayant demandé des ordres au Capitaine Bernard en réponse à un coup de téléphone du Capitaine Boennec de Saint-Guénolé-Penmarc'h signalant qu'il y avait là-bas des blessés à conduire à l'hôpital de Pont-l'Abbé, je partis pour Saint-Guénolé avec un groupe armé et le lieutenant Roselier dans deux camions chargés d'une dizaine de ma-

Louis Le Corre, Alain Le Berre et un habitant de Tréguennec témoin du combat. Au fond les Blockhaus qui se trouvaient autrefois sur les dunes.



telas. Nous apprîmes qu'un bateau allemand (N.A. il s'agissait du *SB 157 Tellus*) avait fui le combat naval qui se déroulait dans la Baie d'Audierne en tirant de ses canons sur Saint-Guénolé-Penmarc'h. Plusieurs personnes furent blessées et des dégâts commis notamment à l'hôtel Moguérou.

Sans nous attendre, le transport des blessés avait déjà été opéré. En mer, le combat avait cessé. Apercevant un navire en flammes, approximativement devant Tréguennec, le lieutenant Roselier et moi, nous décidâmes alors de nous y rendre avec le groupe armé (10 hommes, 7 fusils). Le chauffeur du second camion reçut ordre de retourner à Pont-l'Abbé puis de nous rejoindre à Tréguennec avec un renfort et un moto-cycliste, ce qui ne fut pas fait.

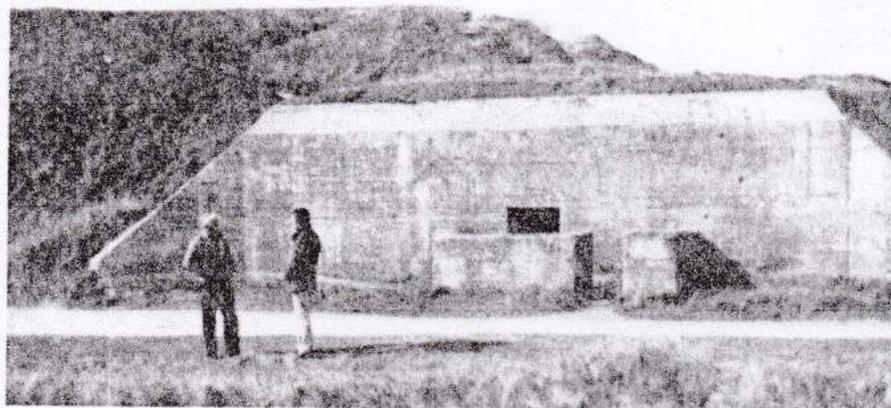
Arrivé face à la mer, Louis Le Corre est surpris par la violence de l'incendie qui fait rage à bord de l'épave, il se demande même s'il peut y avoir des survivants. Ses doutes sont rapidement dissipés car l'un des FFI vient de découvrir quelques objets sur la dune : une ceinture de sauvetage, une montre, une photo. Au moins un rescapé sinon plusieurs, a abordé le rivage.

Le groupe dès ce moment se tient sur ses gardes. Louis Le Corre et Joseph Roselier placent leurs hommes en couverture sur la levée de terre prolongeant l'ouvrage fortifié d'où ils pour-

ront dominer le terrain, tandis que les 2 officiers se mettent à la recherche d'éventuels survivants qui auraient pu se dissimuler dans les wagons abandonnés. A ce moment, ils aperçoivent à 300 mètres environ, 3 ombres indécises émergeant de la pénombre du petit matin et se dirigeant vers la mer : ce sont les 3 marins envoyés en patrouille qui viennent de quitter la maison Autret. Louis Le Corre croit reconnaître 2 marins en tenue sombre et 1 soldat en tenue plus claire (il s'agit en réalité d'un marin en tenue de travail).

Les 2 groupes se dirigent l'un vers l'autre (se reporter à l'annexe 3) ; à 60 mètres approximativement Louis Le Corre demande aux Allemands de se rendre. En guise de réponse un coup de feu troue la nuit en direction des 2 Français qui se jettent dans un providentiel trou d'homme voisin, creusé par les occupants pour se mettre à l'abri des attaques aériennes. S'en suit un échange de tirs à courte distance. Louis Le Corre utilise d'abord son pistolet *LLAMA*, mais la belle mécanique provenant d'un parachutage près de la forêt du Cranou ne digère pas le sable fin de Tréguennec et s'enraye rapidement. Il emprunte alors le fusil *Mauser* de son compagnon.

L'engagement va durer une dizaine de minutes. Les balles perdues sifflent autour de la maison Autret. Les Allemands ont-ils volontairement



Louis Le Corre et Alain Le Berre devant le blockhaus de la carrière où se réfugièrent les Allemands. Par la cheminée, l'Espagnol, Antoine Vals, laissait tomber des grenades dans le réduit défensif avant que les Allemands ne se rendent.



tiré sur la maison en représailles, au moment où ils ont aperçu les FFI, croyant qu'on leur avait menti ou bien les coups étaient-ils des balles perdues tirées de la butte par la section de Louis Le Corre ? Ce détail n'a pas été vérifié. Notre témoin note qu'un Allemand, celui qui avait ouvert le feu, s'est évaporé dans l'obscurité. Il est permis de penser qu'il s'agit du «fort Bavaïrois» comme nous l'écrivit Martens qui a regagné la casemate, une blessure à la cuisse, peut-être provoquée par un tir de R. Volant posté en retrait sur la levée de terre. Louis Le Corre remarque également que les 2 Allemands qui lui font face sont mal dissimulés derrière une petite ride de sable : lorsqu'ils épaulent notamment, on peut distinguer les contours de leur têtes. Le mauser du lieutenant FFI claquera trois fois, les Allemands ne donneront plus signe de vie. L'infortuné marin de ce duel singulier s'appelait Hugo Schmidt. La victime fut inhumée sur place et sa tombe entretenue par des prisonniers employés au déminage.

Les Allemands assiégés

Du blockhaus où sont réfugiés les autres survivants, partent à présent des tirs. Les Résistants constatent alors qu'ils ont affaire à un adversaire supérieur en nombre, disposant d'armes automatiques. Louis Le Corre, Joseph Roselier et leur groupe se mettent à l'abri, échangeant de temps à autre à 600 mètres de distance, des coups de feu avec les Allemands. Le chef de groupe, Hervé Cossec reçoit dans le dos une blessure de 30 cm. Il sera évacué sur l'hôpital de Pont-l'Abbé.

La matinée est déjà bien avancée, Louis Le Corre décide d'aller quérir des renforts. Rejoignant Plo-néour-Lanvern, il réussit à avertir à Pont-l'Abbé le capitaine Bernard et le lieutenant Durand et regagne la Palue avec une section armée de Loctudy. Sur place, entre-temps, sont arrivées de nombreuses forces de la Résistance : plusieurs compagnies du Bataillon bigouden, du bataillon FFI de Quimper,

des groupes de FTP du bataillon Antoine Volant, la compagnie FFI de Plogastel Saint-Germain commandée par le capitaine Angeli. Ce dernier prend la direction des opérations.

Les assiégés sont en mauvaise posture, complètement encerclés, toute sortie leur est interdite ; des Espagnols de l'ancienne armée républicaine occupent même le toit de la casemate et laissent choir de temps en temps des grenades devant la porte de l'ouvrage. Cependant un assaut du blockhaus serait très meurtrier pour les FFI, compte-tenu du «no man's land» de plusieurs centaines de mètres à franchir ; des offres de reddition sont donc faites aux Allemands pour tenter de les ramener à la raison.

Elles sont repoussées, tant leur crainte de représailles de la part des «terroristes» est grande ; s'ils doivent déposer les armes ce sera uniquement à un officier français en uniforme. Il n'y en a pas sur place !

Des avions alliés font leur apparition dans le ciel ; un hydravion largue sans succès 2 bombes sur l'épave, des chasseurs mitraillent cette dernière puis l'ouvrage fortifié. Louis Le Corre et ses compagnons tracent à la hâte une grande croix de Lorraine sur le sable de la plage ce qui a pour résultat de faire cesser leur tir.

La reddition

La situation risque de s'éterniser, quand par chance, arrivent sur les lieux deux gendarmes de la brigade du Guilvinec : le chef de brigade Henri Piron et le gendarme Le Gall, qui vont être à l'origine du dénouement heureux de l'affaire. «Revêtus de leurs uniforme» ils sont susceptibles d'infléchir la détermination des Allemands. Leurs concours est donc sollicité pour parlementer avec ces derniers (témoignages d'époque du capitaine Le Drézen rapporté par Louis Le Corre).

Agitant un drapeau blanc Henri Piron s'approche du blockhaus. Les pourparlers sont laborieux : toujours la crainte des «terroristes». Finalement l'officier allemand se rend à l'évidence ; il n'a pas d'autre solution que de présenter sa reddition au maréchal des logis-chef. Les Allemands sortent de la

butte fortifiée. Auparavant, ils ont détérioré leurs armes et certains objets personnels.

A la reddition succède le «partage» des prisonniers.

Le capitaine Angeli de la compagnie de Plogastel Saint Germain qui avait dirigé les opérations d'investissement de la Palue, décide de prendre en charge la totalité des prisonniers. Louis Le Corre n'est pas de cet avis. «J'ai jugé que cette prétention était injuste, car mon groupe avait engagé l'affaire et avait participé au seul épisode vraiment dangereux. Un compromis laborieux fut trouvé, devant les Allemands «ébahis». La compagnie de Plogastel au bénéfice de l'uniforme et du grade, conserva la moitié des prisonniers» soit 34 hommes (cette précision est indispensable car le journal de cette compagnie FFI indique que l'unité a capturé 79 marins dont 34 qui furent dirigés sur Plogas-

tel puis sur Quimper, ce qui laisse place à l'équivoque). L'historique succinct du bataillon FTP Antoine Volant rédigé en 1958 à l'attention du S.H.A. mentionne que 6 ou 7 Allemands furent capturés à Tréguennec les 10 et 15 août 1944 et que 2 Français furent tués à cette occasion. Cette vision des événements de Tréguennec est inexacte. Il en est de même pour le groupe franc FTP de Plonéour-Lanvern dont l'historique de 1947 laisse entendre la capture de 80 prisonniers. Détruisons également un «on-dit» qui a encore cours au sujet de la reddition : un Allemand voulant faire usage d'une arme dissimulée sous ses vêtements aurait été abattu.

Rassemblés dans un premier temps à l'école publique de Tréguennec, les prisonniers prennent ensuite la direction de Plogastel ou de Pont-l'Abbé. Dans cette ville la compagnie de Louis Le Corre et de Joseph Rose-

lier fera une entrée triomphale. Les rescapés du patrouilleur auxiliaire V 720 de la Kriegsmarine connaîtront une courte détention de quelques jours à l'École Primaire Supérieure avant d'être remis aux Américains à Quimper vers le 15 août.

L'épave du V 720 sera visitée et quelques canons *Flak* de 20 mm viendront renforcer l'armement de la compagnie de Pont-l'Abbé.

Remises en état de fonctionnement, elles serviront devant Audierne, à l'occasion du siège de Lezongar et sur le front de la poche de Lorient.

L'épisode de Tréguennec et du V 720 est achevé, un scénario présentant de nombreuses analogies avec celui de la Palue va se dérouler à quelques kilomètres au nord, à Plozévet.

Alain LE BERRE



Le 12 août 1944 — Un convoi de résistants encadrant les marins allemands, prisonniers après le combat de Tréguennec, s'acheminent sur la route à la sortie de Plonéour Lanvern en direction de Pont-l'Abbé. Les hommes coiffés d'une casquette sont des soldats russes déserteurs de l'armée allemande passés dans les maquis. De gauche à droite, on reconnaît quelques figures locales de la résistance : Jean Loussouarn - Laurent Failler - Jean Volant - Jean Bargain - Emile Le Nours - René Volant.

Documents annexes

Historique succinct de la compagnie FFI de Pont-l'Abbé

J'appartenais, en août 1944, à la compagnie de Pont-l'Abbé du «Bataillon Bigouden» FFI, commandé provisoirement (avant nomination du capitaine Marsouin) par le capitaine Le Drézen Louis.

Ce bataillon se composait des compagnies de Loctudy (capitaine Coupa) et l'Île-Tudy - du Guilvinec (capitaine Le Drézen et lieutenant Le Nadan) - de Plonéour Lanvern (lieutenant Tymen) et de Pont-l'Abbé (avec les groupements de Tréméoc et de Sainte-Marine en Combrit). Ces diverses compagnies étaient issues des groupements «Libération Nord» du canton de Pont-l'Abbé. «Libé Nord» s'était à l'origine implanté à Pont-l'Abbé, grâce à quelques instituteurs : Alain Bernard, Jacques Bourdon puis Pierre Durand, en 1942. Je les rejoignis le 1^{er} février 1943. Le «père Kervahut», et Lili Hascoet, de Quimper, établirent les premières liaisons.

De petits groupes s'organisèrent en 1943, et autour d'eux, en 1944 vinrent se grouper des «troupes» de nombreux jeunes, rebelles au STO, qui trouvèrent un accueil dans les maquis.

Au mois d'août 1944, le «Bataillon Bigouden» est bien structuré.

L'effectif de la compagnie de Pont-l'Abbé était de 149 hommes ; auprès de l'Etat Major (le capitaine Bernard, ancien officier de Verdun, assisté par les lieutenants Pierre Durand et Joseph Roselier), cinq sections de combat, dont je commandais la troisième. Les autres sections avaient pour chefs : Laurent Failler, Jean Héloret, Pierre Le Moigne... et Jean Sastre ancien officier supérieur de l'Armée Républicaine Espagnole, qui conduisait une section de 17 Espagnols et 7 Belges, réfugiés en pays bigouden.

A titre auxiliaire, 29 Russes, ralliés fin juillet 1944, et qui participèrent armés au blocus de la casemate, à Tréguennec, le 12 août 1944 (ils sont visibles, avec leur casquette bleu marine à visière de cuir sur la photo jointe). Ils devaient être conduits en car au château de Brescanvel en Brèles (nord Finistère), le 28.10.1944.

Nota : début août, la région étant libérée (sauf les «poches») trois jeunes officiers polonais, qui avaient gagné notre maquis au mois de juin 44, rejoignirent l'armée Anders.

L'armement de la compagnie était essentiellement constitué par des armes récupérées dans les dépôts allemands, après le départ précipité des troupes d'occupation, la nuit du 4 août 44. Armes très diverses, disparates, parfois en mauvais état, les systèmes de visée ayant été détruits ou abîmés. Même remarque pour les munitions, très diverses. Par ailleurs, quelques armes, fusils et mitraillettes, provenant d'un parachutage effectué au printemps 44 dans la zone de la forêt du Cranou. Deux camions d'armes avaient alors été transportés au château d'eau de Pont-l'Abbé (sous le contrôle du colonel Berthaud, domicilié à Pont-l'Abbé à cette époque), d'où elles furent redistribuées dans la région, selon les besoins prioritaires. Nous fûmes dépouillés de notre richesse ! Nous avions également l'armement individuel (fusils et grenades) des 29 Russes qui nous avaient ralliés. Enfin l'armement lourd récupéré dans les casemates et le bateau allemand. (2 canons de 25 et 5 mitrailleuses lourdes de 20) furent réparés par Jean-Louis Daoulas, armurier dans la «Royale».

Le Drézen devint bientôt, par intérim, commandant du bataillon FFI, jusqu'à la nomination du capitaine Marsouin (Le Maigre, de Carhaix) qui le nomma inspecteur des compagnies de Pont-l'Abbé (certaines étaient bien structurées, dans d'autres, des problèmes se posaient).

Fin septembre 1944, éléments par éléments, le bataillon parvint à insérer dans le dispositif du blocus de la «poche de Lorient», dans le secteur de Saint-Maurice, en bordure de la Laita, une compagnie constituée par les engagés volontaires du Bataillon Bigouden (remarque : la Cie de Penmarc'h n'y fut pas représentée).

Dans la seule Cie de Pont-l'Abbé, il y eut début septembre, 59 engagés volontaires. Le capitaine Le Drézen fut nommé commandant de cette compagnie. A partir du 13 décembre 1944, la 4^e Cie du 2^e Bataillon de Marche (la nôtre) s'installe, élément par élément, sur la rive gauche de la Laita, dans l'axe Quimper-Lorient. Le commandant du 2^e Bataillon de Marche du Finistère était Le Bellan (issu de Libé Nord, ex censeur du lycée de Quimper), le groupement étant commandé par le commandant De Boisson. Le capitaine Lavat, auquel succéda le commandant.

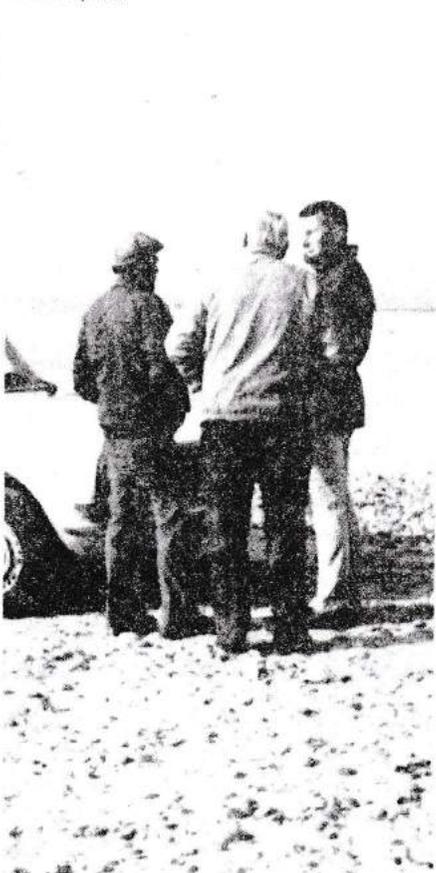
Le 5 janvier 1945, le capitaine Le Drézen, se rendit avec quelques hommes au devant d'une patrouille dont le retour dans nos positions était attendu, dans la zone du «Cap-Kerdual», au niveau de la «Maison du Fou» sur la route Quimper-Lorient. Il fut blessé mortellement de deux balles, dont l'une à la base du front dans l'axe du visage.

Les Allemands l'enterrent au cimetière de Kerenrée, à Lorient, dans un cercueil sommaire. A la Libération, tandis que notre bataillon assurait la garde des prisonniers dans l'aérodrome de Lann-Bihoué, j'ai assisté à l'exhumation du corps de Louis Le Drézen, par une groupe de quatre prisonniers allemands volontaires et à sa mise dans une bière décente. Puis j'ai commandé le peloton d'honneur qui a assisté aux funérailles de notre cher capitaine, au cimetière de Treffiagat-Léchiaget.

Après le 5 janvier 1945, la 4^e Cie du 2^e Bataillon de Marche du Finistère fut commandée par le lieutenant Joseph Roselier, jusqu'à la fin de la guerre et la révision des grades. J'ai alors pris sa succession, jusqu'à la dissolution de la compagnie, le 15 juin 1945, au C I A de Fontenay-Le-Comte.

Les jeunes furent alors mutés dans diverses unités. Les «anciens», comme moi, furent démobilisés (personnellement, le 2 août 1945).

Louis Le Corre, Alain Le Berre et un témoin de Tréguennec face au lieu de débarquement des marins allemands, se remémorent l'événement 40 ans après.



Au moment où cet article était à la composition un habitant de Tréguennec découvrait début avril dans un talus en coupant des ronces, un obus anglais de calibre 120. Cela en plein bourg de Tréguennec. Le service de déminage de la marine venait sur place de Brest quelques jours après pour récupérer l'engin.

Dans le prochain numéro ce Cap Caval, paraîtra la suite de l'article d'Alain Le Berre relatant le second volet du combat de la baie d'Audierne. Une suite aussi fertile en événements que le premier se déroulant cette fois vers Penhors et Audierne.

Nous publierons également à la fin de ce deuxième article la liste des sources orales et écrites utilisées par l'auteur.

Louis LE CORRE

(à suivre)

LES COMBATS D'AOUT 1944 en baie d'Audierne

Nous poursuivons par ce deuxième article la publication du récit d'Alain Le Berre sur les faits de guerre qui se déroulèrent en août 1944 dans la baie d'Audierne.

Après un premier combat naval, où les Allemands perdirent un navire en face de Tréguennec, d'autres péripéties s'en suivirent avant la reprise des combats plus meurtriers cette fois, qui se déroulèrent le 23 août.

- 3 -

A PLOZEVET

Le V 719 débarque son équipage et regagne Brest

Le jour s'est levé à Poulbrehen où le V 719 essaie de se faire oublier ; le patrouilleur est si proche de la côte que les témoins le croient échoué. Le groupe d'escorte N° 12 qui l'a sérieusement malmené quelques heures auparavant a disparu de l'horizon. La situation du bâtiment n'est guère enviable, son armement est hors de combat ce qui le met à la merci d'un chasseur-bombardier allié, à plus forte raison de l'artillerie d'un destroyer allié. Son commandant n'a certainement pas l'espoir de le ramener à Brest ; il ne tient pas plus à exposer inutilement la vie de ses hommes et décide en conséquence de débarquer la majeure partie de son équipage, une soixantaine de marins dont une dizaine de blessés. Les trois morts du combat nocturne sont également déposés sur la terre ferme. Ordre sera donné aux valides d'essayer de se frayer un passage en direction de Lorient à travers un pays désormais hostile, sillonné par les "terroristes".

La décision du commandant de débarquer son monde à Plözévet est pour le moins surprenante si l'on pense qu'à une petite heure de navigation de Porzembreval, se trouve à Audierne la position fortifiée de Lezongar, capable de recueillir sans problèmes les rescapés du V 719. L'officier allemand, connaissant l'existence du point d'appui, aurait à coup sûr changé d'avis ! C'est la seule explication plausible.

Le départ de Brest a dû se faire assez précipitamment sans coordination avec la Wehrmacht. Réciproquement les Allemands d'Audierne ne savent pas encore qu'un de leurs navires se trouve sous la côte de Plözévet. On ne peut s'empêcher de penser qu'ils auraient probablement organisé, le jour même, un raid pour venir en aide à leurs camarades, raid qui pouvait être couronné de succès (sous réserve d'être monté de bon matin, avant l'arrivée des F.F.I.). Le surlendemain, 14 août, c'est ce qu'ils feront sans pertes.

Dans le ciel, à haute altitude, passe un avion allié. Les Allemands se dépêchent de gagner le rivage en radeau de sauvetage ou à la nage. Les blessés sont alignés dans une cour, où de la paille est disposée pour les recevoir. Les plus gravement atteints, 3 ou 4, recevront des soins dans la cuisine d'une ferme.

Un feu est allumé, des blessés tremblent par réaction au choc de la nuit. Des médicaments ont été amenés du navire, le propriétaire des lieux fournit les draps taillés en pièces, pour la circonstance (témoignage de Michel Bourbon en 1976). Comme si de rien n'était, les Allemands remettent en échange des bons de réquisition.

Les survivants du V 719 ne font preuve d'aucune hostilité à l'égard des nombreux Français qui sont accourus et les observent, un officier donne à l'un d'entre-eux sa paire de jumelles.

Des officiers du bataillon de Pont-Croix, en civil et sans armes sont là : le commandant Marie, le capitaine Bourdon et le lieutenant Péron. Marie et Bourdon ne refusent pas le verre de rhum que leur tend un Allemand. Ils essaient de percer leurs intentions.

Un Alsacien, répondant paraît-il au nom de Verdier, incorporé de force dans la Kriegsmarine, sert d'interprète ; Péron voudrait qu'il passe au maquis de Mahalon, mais le matelot infirmier refuse par crainte des "terroristes". On voit à quel point la propagande avait martelé les esprits. Michel Bourdon fera évacuer les blessés par ambulance en direction de Quimper. L'un d'eux, Fritz Bluhm, succombera la journée même à ses blessures.

Jacques Neer, secrétaire de la mairie de Plözévet, est averti du débarquement des Allemands à Porzembreval. En compagnie du maire, Albert Le Bail, il se rend sur place. Un officier, celui-là qui demeurera jusqu'au bout avec les blessés, leur demande d'inhumer les trois victimes ce qui sera fait vers 16 h au cimetière communal, en présence du recteur Crenn. L'officier assiste également à la cérémonie mais sera fait prisonnier à l'issue de celle-ci. Il refusera la nourriture qui lui sera servie le soir à l'hôtel des Bruyères. A Michel Bourdon qui lui faisait remarquer qu'il était insensé de vouloir, à travers les lignes F.F.I., gagner Lorient, l'Allemand ayant retrouvé de l'assurance déclare : « Je n'ai d'ordre à recevoir que de mon Führer ».

Les Allemands veulent gagner Lorient mais vont se rendre.

La conclusion de l'intermède plözévien du V 719 aura pour théâtre le bois de Kerguinaou situé à environ deux kms au N.E. du lieu de l'échouage du bâtiment. Les rescapés valides sous la

conduite d'un officier marinier, se sont mis en route vers Lorient. La petite troupe armée atteint un bois de pins situé près de ce village où elle tente de se dissimuler lorsqu'elle se rend compte qu'elle est cernée. La compagnie F.F.I. "Indépendance" du bataillon de Pont-Croix sous le commandement de Georges Wolf vient d'arriver sur les lieux en provenance du maquis de Lanavant. Les armes et les grenades sont prêtes, les hommes ostensiblement déployés autour du bois.

Des contacts sont pris avec les Allemands qui apparemment ne semblent pas disposés à engager le combat mais comme à Tréguennec ils ne se rendront qu'à des militaires en uniforme. Entre en scène à ce moment un officier en uniforme. On pense qu'il s'agit du capitaine Drezen du bataillon bigouden. L'officier recommande aux F.F.I. de ne point ouvrir les hostilités et se dirige vers le bois. Le chef du groupe allemand finira par céder : devant lui se trouvent des patriotes et non des terroristes lui assure-t-on. 47 marins se rendent, pas un coup de feu n'a été tiré (témoignage de G. Wolf, 1982), ils ont comme à La Palue mis leurs armes, dont une mitrailleuse, hors de combat. Au moment du rassemblement des prisonniers, un coup de feu part accidentellement des rangs F.F.I., jetant une grande frayeur chez les premiers.

Quelques jours plus tard, le 24 août, un officier du V 719 capturé à Plozévet, décèdera à Bénodet dans les circonstances suivantes : le lieutenant Zur See Rei-

hardt en compagnie d'autres marins prisonniers participe depuis le 21 aux opérations de déminage du port, quand l'explosion accidentelle d'un obus le fauchera. Il sera inhumé le 25 au cimetière communal (lettre de la mairie de Bénodet du 28-6-83).

Le V 719 regagne Brest

Comme nous l'avons vu, le commandant du patrouilleur auxiliaire V 719 a pris la décision de débarquer la quasi-totalité de son équipage afin qu'il ait la vie sauve et de tenter de ramener le bâtiment gravement endommagé à Brest. Devant les témoins surpris, le navire décolle des rochers avec seulement 6 hommes à son bord, le minimum nécessaire aux manœuvres.

Vers 11 h 30, le malheureux navire arrive à la hauteur du Cap de la Chèvre, à peu près dans le nord de la Pointe du Raz, quand un avion de chasse Mosquito de la R.A.F. l'attaque à la mitrailleuse.

Le pilote de l'avion dans son compte-rendu d'opérations déclarera avoir attaqué un chalutier armé réduit à l'état d'épave ce qui en dit long sur les dommages subis par le bâtiment. Durant le mitraillage, on peut le supposer, un matelot est mortellement atteint et sera inhumé à Brest.

Un petit bâtiment en bois du type «cote de guerre» (Kriegsfischkutter) qui effectua des liaisons au départ de Brest, notamment pour emmener le 13 août, un commando d'Allemands sur la côte nord du Cap Sizun à destination de Lezongar.

- 4 -

COUP DE MAIN ALLEMAND SUR PLOZEVET

A Audierne les Allemands sortent de Lezongar

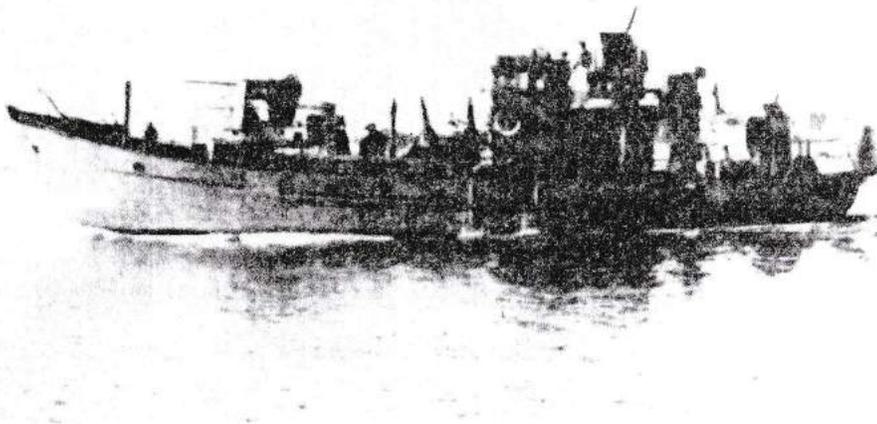
Le dernier épisode en relation indirecte avec le combat naval de Tréguennec se déroulera le surlendemain, 14 août à Plozévet.

Le V 719, en sécurité à Brest, son commandant va rendre compte des malheurs du convoi au Seekommandant : il justifie sa décision de débarquer ses hommes à Poulbrehen et apporte des précisions sur la fin du V 720 à laquelle il a assisté. Le sort des survivants inquiète manifestement les Allemands qui, ignorant leur capture par les forces de la Résistance, vont mettre en œuvre beaucoup de moyens pour tenter de les retrouver. (Journal du Marinegruppenkommandos West du 14 août, page 6.929.)

Une véritable expédition est montée à cette fin : 3 cotres armés venus de Brest, emmenant à leur bord des groupes d'intervention mixtes Wehrmacht-Kriegsmarine, touchent la côte à l'Ouest de Douarnenez, après minuit le 14 août et débarquent leurs commandos qui réussissent à rejoindre Lezongar sans dommage (leur mouvement n'est pas resté inaperçu mais la Résistance pensera qu'il s'agit de renforts destinés au point d'appui (Cdt Moullec o.c.). Un plan est échafaudé : avec les hommes et les véhicules du bastion ils vont, en fin d'après-midi, pousser en force jusqu'à Plozévet où se trouvent peut être encore des rescapés.

A Plouhinec

Michel Bourdon adjoint au nouveau commandant du Bataillon de Pont-Croix, le commandant Marie nommé la veille, se trouvait au P.C. de la Résistance implanté le 14 août au bourg de Plouhinec. Il nous a raconté le passage des Allemands devant ce P.C. situé à l'Ecole des garçons. Dès que l'alerte est donnée tout le monde s'éparpille dans la nature ;





demeuré seul dans la cour de l'école, l'officier F.F.I. voit passer en direction de Plozevet trois cars bourrés d'Allemands ; sur le toit de l'un d'eux, un fusil mitrailleur en batterie. Michel Bourdon se dirige vers le bourg afin de trouver de l'aide pour débarrasser armes et documents demeurés au P.C., quand il aperçoit un soldat allemand couché derrière une mitrailleuse au carrefour des routes l'Audierne et de Pont-Croix ; même dispositif à la hauteur du calvaire vers Poulhan : il s'agit d'un détachement allemand demeuré là pour couvrir le retour des siens actuellement à Plozevet. Michel Bourdon pourra heureusement dissimuler les documents compromettants.

A Plozevet

Le reste du commando fait route sur Plozevet. Par précaution, les Allemands arrêtent leurs véhicules à l'embranchement de la route de Keringard ; on ne sait jamais, les "terroristes" ne sont peut-être pas loin. Ils vont progresser en se scindant en trois colonnes : l'une empruntera la route nationale menant au bourg, couverte par les deux autres.

Beaucoup d'habitants des environs s'enfuient à l'approche des occupants qui mitraillent la campagne.

La colonne centrale atteint bientôt le quartier de Lesplozevet, ils interrogent le docteur Domain qui l'avant-veille a soigné les blessés du V 719. Quelque peu rassurés sur le sort réservé à leurs compatriotes, les Allemands s'apprêtent à faire demi-tour quand va se produire un incident fatal pour un F.F.I. de la commune, Corentin Durand.

Ce dernier arrive à ce moment sur l'ancienne voie de chemin de fer, lorsqu'il aperçoit à environ 400 m. sur la route d'Audierne, des militaires en tenue sombre. Ce sont certainement des éléments de la Luftwaffe ou de la Kriegsmarine en service dans les installations radar de la Pointe du Raz repliés à Lezongar et participant au raid. Corentin Durand estime probablement qu'il s'agit des F.F.I. du bataillon de Pont-Croix : nombre de ceux-ci ont en effet revêtu en guise d'uniforme, des combinaisons de toile bleue provenant des stocks de la marine. La méprise coûtera la vie au F.F.I. Les Allemands postés sur la route nationale ont reconnu un "terroriste" brandissant un

Une vue aérienne datant des années 1950 qui situe le champ des opérations. Au premier plan la crique de Poulbréhen à Plozevet où vint faire une étape le 12 août le patrouilleur 719 avant de regagner Brest.

A droite, la maison Roussel où seront soignés les blessés allemands par un docteur.

Au fond (indiqué par la flèche), le point d'appui fortifié de Lezongar à Esquibien.

fusil à bout de bras et le blessent mortellement. Son compagnon Joseph Le Goff parviendra à s'enfuir.

La seconde colonne couvrant le flanc gauche progresse dans les environs de La Trinité, quand elle découvre et incendie une voiture F.F.I. dont les occupants auront le temps de s'enfuir. Cette destruction marque la fin du raid sur Plozevet. Les Allemands regagnent Lezongar sans avoir semble-t-il essuyé un coup de feu. Le dispositif F.F.I. mis en place autour d'Audierne ne se sera pas opposé à la sortie des assiégés.

Le Cap Sizun va de nouveau retrouver un calme relatif après cette incursion du 14 août. Calme de courte durée ; huit jours plus tard, un second combat sur mer mettra bien des riverains de la baie en émoi.

L'HECATOMBE DU 23 AOÛT

Les plans allemands

Malgré les lourdes pertes infligées par les Alliés à son convoi du 12 août en baie d'Audieme, devant Tréguennec, la Kriegsmarine semble assez satisfaite d'avoir pu transférer de Brest à Lorient, un très précieux navire du type «Sperrbrecher», destiné à la destruction des mines qui menacent l'entrée des bases sous-marines. Le prix payé pour ce transfert, n'est pas jugé hors de proportion avec le résultat obtenu : un patrouilleur coulé, un second gravement avarié, une dizaine de morts, plus de 130 prisonniers. C'est du moins l'impression qui se dégage des archives du Commandement de la Marine Allemande en Bretagne (Konter-Admiral *Khaler*, «See Kommandant» à Brest).

Ces documents font apparaître par ailleurs que les jours de la forteresse sont comptés. Mieux vaut donc, estiment les allemands de la «Festung», tenter de rallier une poche du Golfe de Gascogne, même au prix de risques considérables tant la surveillance alliée est désormais serrée, que de tomber bientôt aux mains des Américains.

C'est ainsi que le 21 août, le Seeko Bretagne ordonnera par radio à la 3^e division navale de sécurité (3^e Sickerungs Division, p.c. à Nostang - Morbihan), d'organiser et de mettre en route vers Lorient, ses quelques navires en état de prendre la mer, encore présents à Brest.

Organisation du transfert

Ce seront les patrouilleurs auxiliaires de la 7^e flotille qui tenteront ce voyage, de la dernière chance, peut-on dire, dont le départ est programmé pour la nuit du 22 au 23 août. Vont être retenus, les *V 702 ex Memel*, *V 711 ex Sénator Predhol*, *V 717 ex Alfred III*, *V 719 ex Neubau 240*, *V 721 ex Neubau 308*, *V 729 ex Marie Simone* et *V 730 ex Michel François*. Nous venons de retrouver le *V 719* qui a pansé ses blessures reçues le 12 août,

remis son artillerie en état et enterré l'Obergefreiter Ernst *Heiné* tué ce jour-là par un mosquito de la RAF, en maraude, au nord de la pointe du Raz, alors que le bâtiment regagnait péniblement Brest.

Les patrouilleurs ne se trouvent pas au port, mais sont probablement dissimulés sur la rivière de Landévennec, à l'abri de l'artillerie et de l'aviation alliée qui désormais pilonnent systématiquement la grande rade.

Formation des convois

En exécution des instructions reçues de son supérieur, et si l'on en juge toujours par les archives de ce dernier, la 3^e division de sécurité va disposer les patrouilleurs en deux convois :

— Le premier, constitué par les trois navires les plus lents, dont la vitesse est inférieure à 8 nœuds. Le *V 729 Marie Simone*, en fera partie et très certainement les chalutiers anciens *V 711 Senator Predhol* et *V 717 Alfred III*.

— Le second, rassemble les autres unités les plus récentes, et les plus rapides, pouvant toutes filer 10 nœuds au moins : les *V 719*, *V 721*, *V 702 Memel* et *V 730 Michel François*.

Les deux convois appareilleront à une heure et demi d'intervalle, une distance de 12 nautiques, soit 22 kms, les séparera.

Le point d'appui de Lézongar

Le raid sur Plözévet a mis en évidence la faiblesse des moyens dont disposent les FFI du bataillon de Pont-Croix pour assurer le blocus serré et rigoureux de la forteresse : les Allemands ont pu s'enfoncer en territoire libéré, puis revenir à l'abri de leurs blockhaus, sans avoir essuyé, semble-t-il, un seul coup de feu.

Cependant, malgré leur succès, les Allemands du «Heeresstützpunkt» ne s'y trompent pas : si localement ils disposent d'un puissant armement leur permettant de tenir en main la situation militaire, ils sont en réalité complètement isolés et toute tentative de repli sur Crozon à travers des lignes FFI leur est interdite sous peine

d'anéantissement. C'est ce sort qui a failli arriver le 11 août, à la garnison de Bénodet, décrochant vers Concameau seulement distant de 25 km.

Comme par ailleurs, demeurer à Lézongar n'a plus de signification militaire, il ne leur reste plus qu'à quitter les lieux par le chemin le plus sûr : la voie maritime.

Pour réaliser cette opération d'échappée, le See Kommandant en Bretagne enverra de Brest, dans la nuit du 22 au 23 août, de petits bâtiments en bois du type «cotre de guerre» (Kriegsfishkutter - KFK) qui mouilleront devant Lézongar et emporteront les «em pouchés».

Veillée d'armes du côté de la Royal Navy

L'opération «Assaut», anciennement «Kinetic», qui a pour objet de rayer des listes navales tout navire allemand fréquentant le Golfe de Gascogne, sera confiée durant la nuit du 22 au 23 août, en baie d'Audieme, à la Force 27. Ce jour là, tombera un message du «Commander in chief» à Plymouth enjoignant au croiseur *Mauritius* d'appareiller, avec sous ses ordres les destroyers *Ursa* et *Iroquois*.

Les termes du message sont très clairs : la mission du groupe placée sous l'autorité du Captain *Davis* commandant le *Mauritius*, sera de patrouiller entre la chaussée de Sein et l'embouchure de la Gironde.

C'est la résurrection du blocus anglais. Gageons que les ordres reçus un siècle et demi auparavant par les chefs d'escadre chargés de verrouiller le même secteur étaient rédigés dans des termes identiques.

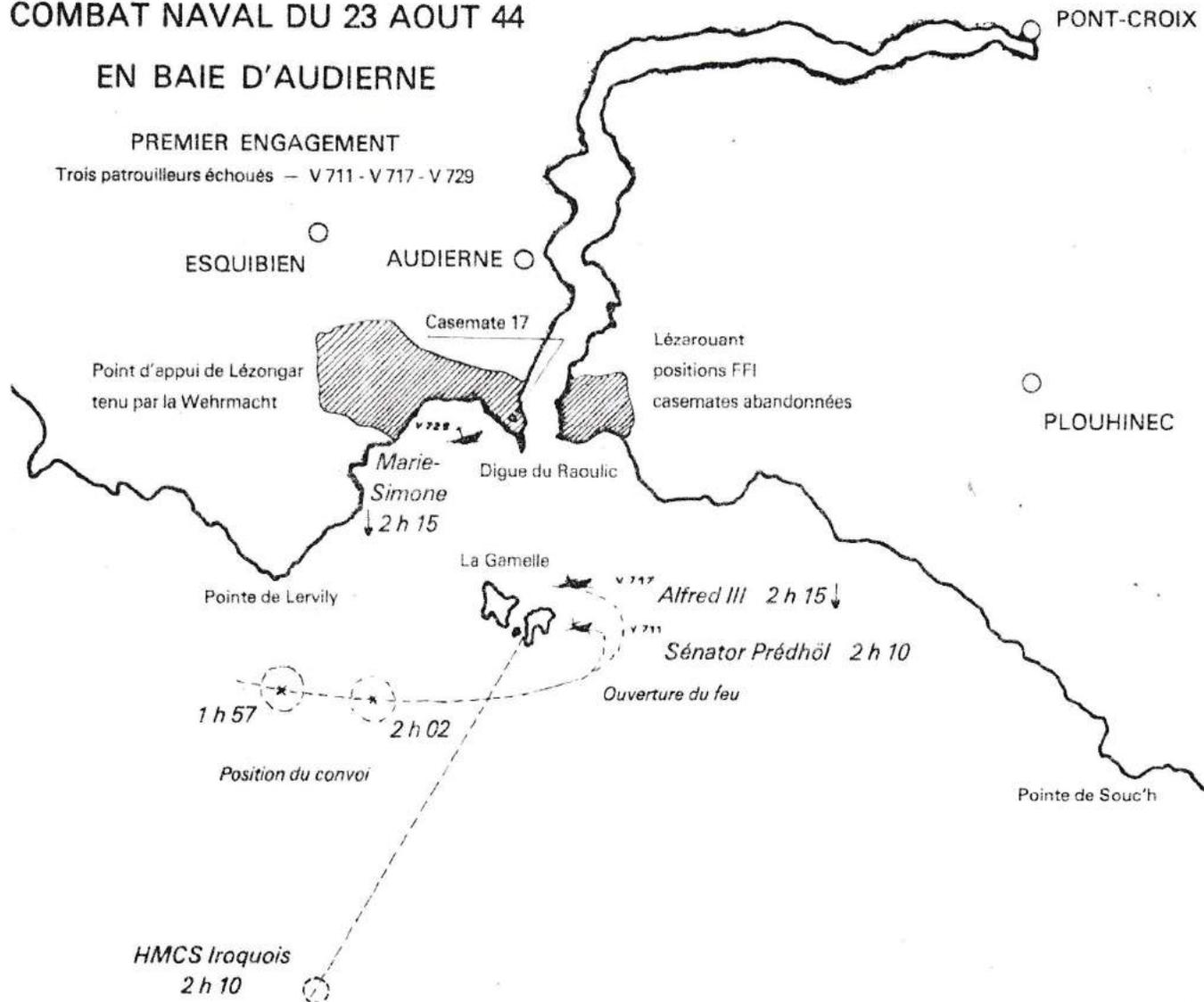
Premier engagement

A 1 heure 17, le 23 août, sur le radar de l'*Iroquois* apparaît un point lumineux : l'ennemi rase la côte de très près, (400 mètres environ), son écho se confond parfois avec celui du rivage. Il s'agit du convoi d'avant-garde de la 7^e VpF 1, avançant dans les parages bien connus des commandants allemands. On peut le situer à ce moment approximativement entre les pointes de Feunteunod et de Plogoff.

L'alerte est donnée chez les anglo-canadiens, la veille renforcée ; la

COMBAT NAVAL DU 23 AOUT 44

EN BAIE D'AUDIERNE



PREMIER ENGAGEMENT

Trois patrouilleurs échoués — V 711 - V 717 - V 729

ESQUIBIEN

AUDIERNE

Casemate 17

Lézarouant
positions FFI
casernes abandonnées

Point d'appui de Lézongar
tenu par la Wehrmacht

PLOUHINEC

Marie-Simone

Digue du Raoulic

La Gamelle

Alfred III 2 h 15 ↓

Sénator Prédhöl 2 h 10

Pointe de Lervily

1 h 57

2 h 02

Position du convoi

Ouverture du feu

Pointe de Souc'h

HMCS Iroquois
2 h 10

formation prend ses dispositions de combat, en ligne de file. Quelques minutes plus tard, l'écho du radar se fait plus net, ses mouvements pourront être désormais interprétés. La traque commence.

1 heure 30

Le *Mauritius* obtient à son tour un contact dans le 14, à 12.000 m. Le capitain *Davis*, Senior officier (ou Commandant du groupe allié) confie au canadien le soin de diriger l'interception des patrouilleurs allemands.

1 heure 57

Les fuyards défilent devant la pointe de Lervily : les assiégés de Lézongar qui bouclent leurs valises entendent certainement le ronronnement particulier des moteurs marins.

2 heures 02

La force 27 vient d'être à son tour détectée : le dernier allemand du convoi situé à ce moment sous le haut fond de la Gamelle, fait demi-tour en direction de l'entrée du port d'Audierne. Il s'agit du V 729 *Marie Simone*. Compte-t-il se glisser dans le chenal du port ou bien vient-il chercher refuge devant le point fortifié de la Wehrmacht, à l'abri, très hypothétique, des modestes canons de celui-ci ? (Comme il y a 150 ans, jour pour jour, au même endroit, les corvettes *Alerte* et *l'Espion* poursuivies par des frégates anglaises recevront l'appui de la batterie de Lervily ; on ne peut s'empêcher de noter la coïncidence).

2 heures 09

Le canadien tire ses premiers

obus de 120 à charge éclairante, imité par le *Mauritius*, dont la tâche principale sera d'illuminer le théâtre de l'engagement.

Le convoi foudroyé

3 heures 10

Le feu est ouvert sur les patrouilleurs allemands à une distance de 3:600 mètres, soit presque à bout portant pour des pièces de marine. Se couvrant d'abord de fumée, ces derniers vont entamer une riposte timide, et éphémère car le temps va leur manquer d'ajuster leur artillerie peu élaborée.

Alain LE BERRE
(à suivre)

LES COMBATS D'AOUT 1944 en baie d'Audierne

Suite des N° précédents.

Le convoi foudroyé

2 heures 13

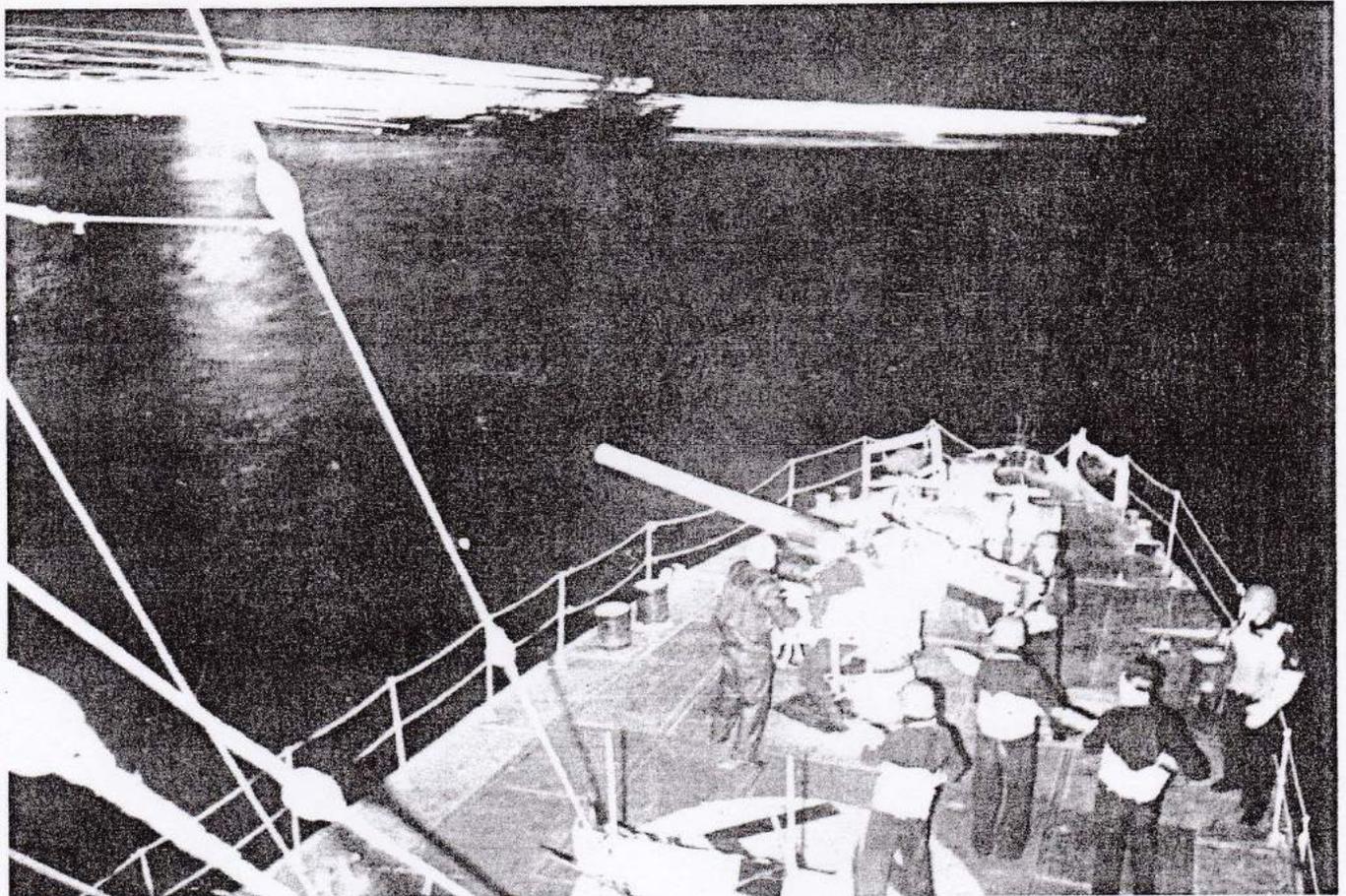
Ils sont tous les trois déjà durement atteints par le tir terriblement précis et nourri des attaquants, quelques minutes auront suffi pour les

mettre hors de combat. On peut dire que l'engagement est virtuellement terminé. Deux bâtiments se sont jetés sur le plateau rocheux de la Gamelle : erreur de navigation, geste délibéré pour éviter le naufrage ? Ce sont les V 711 ex *Senator Predhol* et V 717 ex *Alfred III*, à propos de l'un desquels *l'Iroquois* revendique des coups au but. Le troisième, la *Marie Simone* s'est échoué l'arrière face au rivage,

parallèlement à la digue du Raoulic, devant des positions encore tenues par la Wehrmacht.

Les malheurs des Allemands ne sont pas encore terminés, puisqu'entre 2 heures 15 et 2 heures 32, un déluge d'obus du groupe de destroyers va s'abattre sur les cibles immobilisées,

Photo cinéma vidéo des armées.



Aux postes de combat de nuit, sur la plage avant d'un patrouilleur auxiliaire allemand, dont l'identité n'a pu être déterminée.

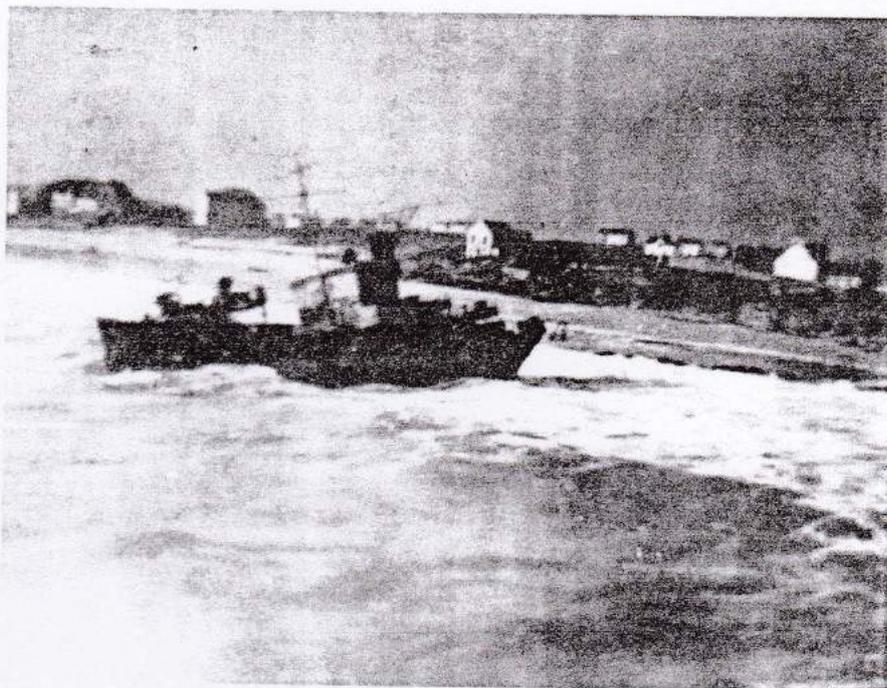
La «Marie-Simone»
échouée devant Audierne le 23 août 1944.

celles de la Gamelle du moins, les réduisant rapidement à l'état d'épaves ravagées par les incendies : *L'Iroquois* place encore, vers 2 heures 28, des projectiles au but à 3.500 mètres. La *Marie Simone* masquée par la digue échappera peut-être aux coups de grâce.

2 heures 32

Le feu a cessé, mais des épaves partent des projectiles. S'agit-il des soutes à munitions explosant sous l'action de la chaleur ou bien du tir d'un allemand, qui, la rage au coeur, vide des chargeurs en direction des alliés ?

Le Commandant du Stützpunkt de Lézongar a assisté, aux premières loges, impuissant, à l'écrasement des patrouilleurs allemands. Il en rend compte, dans un message laconique, au Commandement de la Kriegsmarine à Brest : «3 navires en feu, 40 hommes recueillis jusqu'à présent». Ce sont les rescapés de la *Marie Simone* qui ont eu de la chance d'aborder la plage. Il en sera tout autrement pour ceux des brûlots de la Gamelle, éprouvés, choqués, comme on le devine aisément, qui ont encore 2 kms à parcourir à la nage ou sur des



radeaux avant de gagner le rivage. On imagine les souffrances des blessés et des brûlés, les conditions dans lesquelles ils seront amenés à la côte, d'où on entend leurs hurlements de douleur et de détresse. Ce n'est qu'un avant-goût du spectacle qui s'offrira aux yeux des riverains le jour venu.

2 heures 45

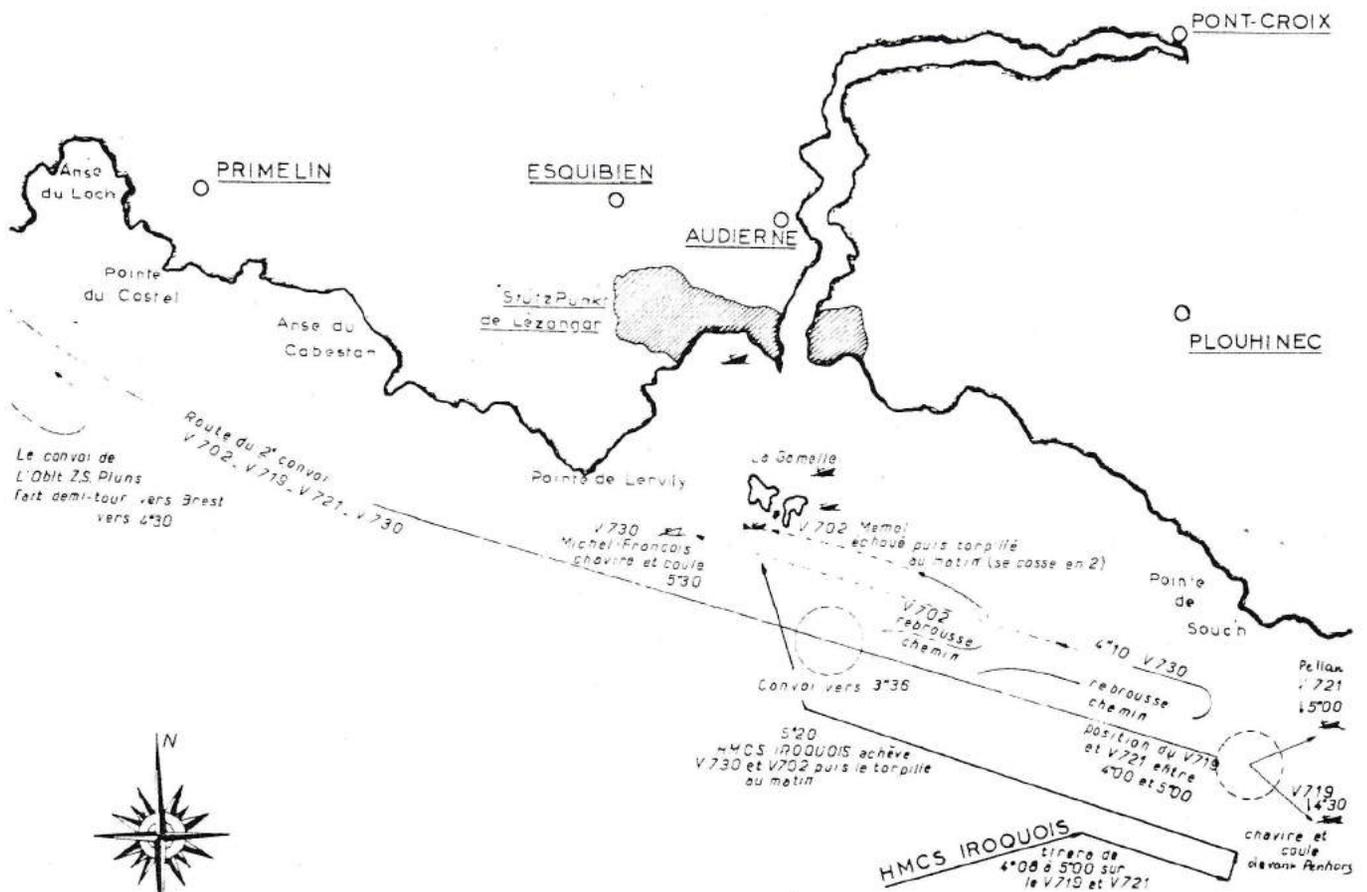
Le calme revient en baie d'Audierne. Le *Mauritius* fait rallier l'*Ursa* et l'*Iroquois*, la force 27 reprend son

affût. Le premier engagement du 23 août a pris fin. La lutte était vraiment inégale, comme le fera remarquer trente années plus tard Charles Croucher embarqué cette nuit à bord du croiseur, en qualité de midship.

Le second engagement va se dérouler quelques minutes plus tard, il sera plus long, plus mouvementé et plus spectaculaire que le précédent.

La «Marie-Simone» devant la digue du Raoulic à Audierne.





COMBAT NAVAL du 23 AOUT 1944
en BAIE d'AUDIERNE
2^e ENGAGEMENT
 4 navires échoués ou coulés
 V 702 . V 719 . V 721 . V 730

Le second engagement

Les alliés ont repris leur surveillance depuis une dizaine de minutes à peine, quand, à 2 heures 57, et probablement contre toute attente de leur part, un écho radar s'allume de nouveau à bord de l'*Iroquois*, dans le 300. Comment imaginer qu'après le fracas du premier engagement, des navires allemands pourraient encore se hasarder dans la baie ? C'est pourtant ce qui va se passer. Nous allons tenter d'en trouver des explications.

A bord du second convoi, se trouve vraisemblablement le commandant de la 7^{ème} flottille de patrouilleurs auxiliaires, le Korvetten Kapitän (Capitaine de Corvette) Jacobi, qui présidera aux destinées des quatre bâtiments. Ceux-ci ont pris la mer 1 heure 30 après les

premiers dont ils devront être séparés par une distance de 12 nautiques, conformément aux instructions de leur supérieur hiérarchique direct, le Kapitän Zur See (Capitaine de Vaisseau) Bergelt, chef de la 3^{ème} division de sécurité à Nostang (Morbihan).

2 heures 57

D'après les rapports du Canadien, les fugitifs sont localisés à la hauteur de Feuteunod : par déduction, compte tenu de leur vitesse de 9 - 10 nœuds, ils n'avaient pas encore franchi le raz de Sein 47 minutes auparavant, à 2 heures 10, au moment du déclenchement de l'accrochage de la Gamelle. Pourtant un fait est certain : les Allemands que l'on peut situer à ce moment là devant la baie des Trépassés, n'ont pas man-

qué d'entendre le fracas du combat et d'apercevoir le feu d'artifice allié au-dessus du massif de la Pointe du Raz. De plus, à 2 heures 57, de Feuteunod, ils ont vu droit devant eux les lueurs des incendies qui dévoraient les épaves des V 711 et 717.

Nous aboutissons à la conclusion suivante : au lieu de rebrousser chemin dans le raz de Sein comme ils en avaient la possibilité, les Allemands sont venus délibérément se jeter dans la gueule du loup, en poursuivant leur route vers Lorient.

La stratégie allemande

Il apparaît en conséquence que le jugement sévère porté par le Seeko Bretagne à l'encontre de ses subordonnés, les accusant de ne pas avoir exécuté



Le destroyer Canadien Iroquois (collection : Marine du Canada).

Iroquois, ou bien soulèveront des colonnes d'eau autour du destroyer, manquant de peu leur cible.

Rien d'étonnant à cette prompt réaction : les Allemands sont particulièrement sur leurs gardes, et de plus, deux au moins d'entre eux, les 719 et 721 sont des constructions de guerre disposant chacune d'une pièce moderne de 105 sous masque et d'un radar. Le Canadien, un moment surpris, pensera avoir affaire à un ennemi équipé de canons de 5 pouces, (127) ce qui l'incitera à la prudence.

La réaction allemande perdra rapidement de sa vigueur. Les patrouilleurs auxiliaires tentent maintenant de se dissimuler derrière un rideau de fumée artificielle pour essayer de s'échapper. Rien n'y fera : ils se trouvent coincés, tels des animaux pris au piège, entre la côte et la ligne de feu alliée, leurs évolutions désordonnées observées des passerelles alliées témoignent de leur désarroi ; c'est le sauve-qui-peut dans leurs rangs éparpillés.

4 heures 20

Le V 702 *Memel*, dernier du convoi, fait demi-tour en direction d'Audieme, tandis que le pilonnage des trois autres en face de Plozévet continue de plus belle. Des obus égarés tomberont au-delà du rivage, occasionnant quelques dégâts matériels : entre autres,

un projectile atteint l'entrée de l'église de Plozévet, un autre abat une cheminée, près de Pellan. Beaucoup de riverains se terrent dans des tranchées, invoquant la protection de Notre Dame de Penhors : ils seront certainement entendus, car aucune victime ne sera déplorée dans les populations. Seule, dit-on, une vache qui ruminait paisiblement dans un champ sera touchée par des éclats.

4 heures 34

Le V 719 succombe le premier : son écho disparaît de l'écran radar du destroyer canadien ; l'Allemand vient de chavirer sur le plateau de Penhors avant d'avoir pu s'échouer volontairement, à quelques dizaines de mètres de là, sur le rivage, comme manifestement son commandant en avait l'intention. Le navire est couché sur le flanc, complètement immergé, il repose par petits fonds à la hauteur de la route menant à Pouldreuzic. Seul émerge le sommet du mât. Un témoignage nous fait penser qu'un obus a dû atteindre sa soute à munitions de 105, ouvrant une large brèche dans laquelle l'eau s'est engouffrée, précipitant la perte du patrouilleur : un riverain, Monsieur Nicot de Palud Gourinet, a en effet perçu nettement une très violente explosion isolée : il ne peut s'agir que de celle de la soute à munitions de

l'Allemand.

5 heures

Une vingtaine de minutes plus tard, ce sera au tour de son sister-ship, le V 721, de connaître une destinée guère plus enviable, quelques centaines de mètres plus au nord. Le patrouilleur en feu tourne en rond, martelé par les bordées alliées, la situation du bâtiment est désespérée ; pour sauver l'équipage, il ne reste plus que l'échouage sur les roches de Pellan, peu avant 5 heures. Cela ne suffira pas aux alliés qui vont canonner l'épave en flammes jusqu'à 5 heures 10.

Pendant ce temps, le V 730, troisième navire du convoi, a renoncé à gagner Penmarc'h. Comme le V 702, il rebrousse chemin, à la hauteur du Kareg-Su, en direction d'Audieme. Michel Bourdon lors d'un éclatement d'éclairant, l'a aperçu changer de cap ; il pourra même distinguer à son bord, des hommes courant sur le pont. Les deux chalutiers survivants se retrouvent maintenant sur la Gamelle, dernière étape de leur chemin de croix. Leur fin n'est qu'une question de minutes, puisqu'ils vont s'attirer désormais la totalité des obus alliés.

Le V 702, aux dires du Canadien, se jettera volontairement sur le haut fond. Pourquoi n'est-il pas allé s'échouer au pied du bastion dont les occupants paraît-il lançaient des signaux de re-

connaissance ? Faisait-il eau au point de devoir se planter sur la première roche venue ? Ce n'est pas certain, puisque le jour venu l'Allemand, aux vues alliées, semblera peu endommagé. Le temps lui aura certainement fait défaut, de venir se placer en relative sécurité sur la côte, à l'instar du V 729 *Marie Simone*.

5 heures 22

Le V 730, dernier survivant, n'aura pas cette chance, puisque l'*Iroquois* qui a désormais rallié l'*Ursa* et le *Mauritius*, illumine à courte distance, (3 500 m), l'ancien chalutier hauturier de Boulogne. Le patrouilleur, très rapidement désarmé, ne maîtrise plus sa manœuvre ; il tourne en rond et dans sa course folle aborde l'un des trois patrouilleurs déjà fichés sur le plateau rocheux, puis dérive vers le sud-ouest, avant de chavirer et de s'engloutir finalement à 5 heures 25, dans l'axe du chenal d'accès au port d'Audieme, sous une dizaine de mètres d'eau.

Le coup de grâce

L'aube va se lever au-dessus de la baie qui vient de connaître la fin agitée des 7 chalutiers. A 5 heures 30 les Canadiens vont aux résultats : deux navires ont coulé et ne sont plus visibles : le V 730 dans le sud-ouest de la Gamelle ; le V 719 devant Penhors. Cinq

autres sont échoués, dont quatre en feu : le V 729 le long de la digue du Raoullic, les V 711, 717, 702, tous trois plantés sur la Gamelle, le V 721 à la côte à Pellan.

Malgré leur triste état, les Allemands vont une fois de plus être gratifiés d'une débauche d'obus alliés. L'*Ursa* est détaché pour aller examiner le V 721 à Plozévet : l'Allemand a-t-il ouvert le feu à sa vue ? Ce n'est pas certain mais des obus encadrent l'épave faisant voler les galets et déguerpier les riverains venus nombreux en curieux. L'un d'entre eux aura la présence d'esprit de hisser un drapeau blanc au sommet d'un mâtereau planté sur le rivage, le feu cessera.

Le V 702 capte l'attention des alliés : apparemment tout laisse supposer qu'il repose sur le plateau rocheux, bien droit et sans présenter de grands dommages. Sur ordre du *Mauritius*, l'*Iroquois* s'approche du moderne et bien armé chalutier et lui décoche une torpille de 533 mm. Dans une gerbe de feu visible de Plozévet, le *Memel* se cassera en deux, ses débris projetés dans les airs. La chance qui lui avait souri en avril 1940 d'échapper aux obus français de l'*Indomptable* l'abandonnera cette fois.

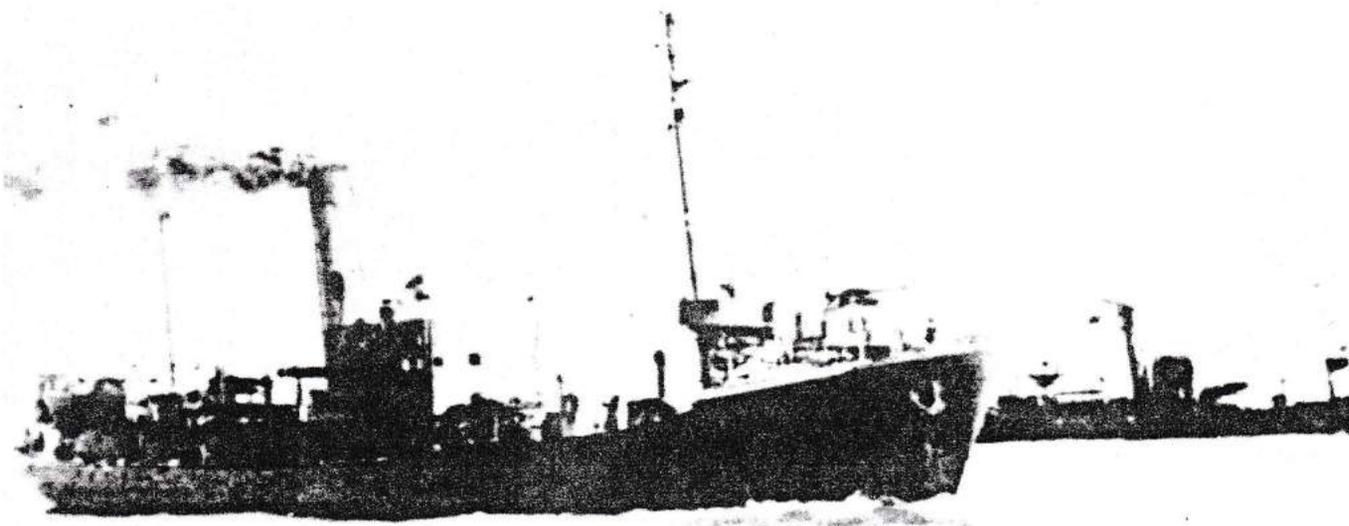
Que deviennent Pluns et son convoi de KFK pendant la tourmente ? Un message émis par ses soins, nous renseigne à ce sujet : «fait demi-tour à 3 milles à l'ouest d'Audieme, la route

étant barrée à 1 demi mille de la côte par quatre destroyers. Approché à environ 1 500 m de l'un d'eux qui a allumé son projecteur mais ne nous a pas éclairés. Coups de canon d'un des destroyers dans le faisceau du projecteur, sur des bateaux ou radeaux dérivant vers la côte. Pluns».

L'officier allemand a eu beaucoup de chance d'échapper à la détection alliée. A ce moment (4 heures 30 anglaise) souvenons-nous, les alliés, au moins le *Mauritius* et l'*Iroquois* concentraient leur feu sur les V 719 et 721 à Plozévet, ce qui expliquerait que le KFK aient échappé à leur attention. Pluns regagnera Brest discrètement sans encombre, abandonnant à leur destin les soldats de Lézongar dont certains vont devoir encore se morfondre près de quatre semaines dans le Cap Sizun.

Les Allemands du bastion, le jour venu, contemplant le désastre du haut de la colline. Un compte rendu sera envoyé par radio au Seeko Bretagne ; il signale que le sort des 721 et 719 leur est inconnu et pour cause, aucun survivant de ceux-ci ne pourra rejoindre Audieme.

Alain LE BERRE



Le «Memel» qui sera torpillé au matin du 23 août 1944.

LES COMBATS D'AOUT 1944 en baie d'Audierne

Cet article d'Alain Le Berre est le dernier que nous publions concernant les tragiques événements qui marquèrent la fin de l'occupation allemande dans notre région en août 1944.

Pour en connaître le récit complet, il faut se référer aux numéros 2, 3, 4 de Cap-Caval.

Il convient de souligner le remarquable travail de recherche effectué par son auteur pour retracer cette histoire. Les archives allemandes, anglaises, canadiennes et françaises furent tour à tour inventoriées à cet effet.

Alain Le Berre, qui s'est essentiellement spécialisé dans les recherches sur les événements de la guerre 1939-1945 à la pointe de Bretagne, est toujours intéressé par tous renseignements sur cette époque: vestiges de matériels, documents écrits ou imprimés, témoignages oraux, etc... Toutes critiques, tous renseignements complémentaires relatifs à l'ensemble de ce que nous venons de publier sont, en outre, les bienvenus.

Le croiseur H.M.S. *Maurilius*, armé de 4 tourelles triples de 152 en 1944 (photo postérieure à la guerre; une tourelle a été enlevée).



Les alliés regagnent le large

A 8 heures 10, les alliés se regroupent et mettent le cap vers la haute mer. Un avion de reconnaissance anglais viendra survoler la baie vers 14 heures 10. Les officiers de l'Iroquois vont établir la reconstitution des combats de la nuit, et rédiger l'excellent compte rendu qui nous permettra, quarante années plus tard, d'avoir une vision assez nette des

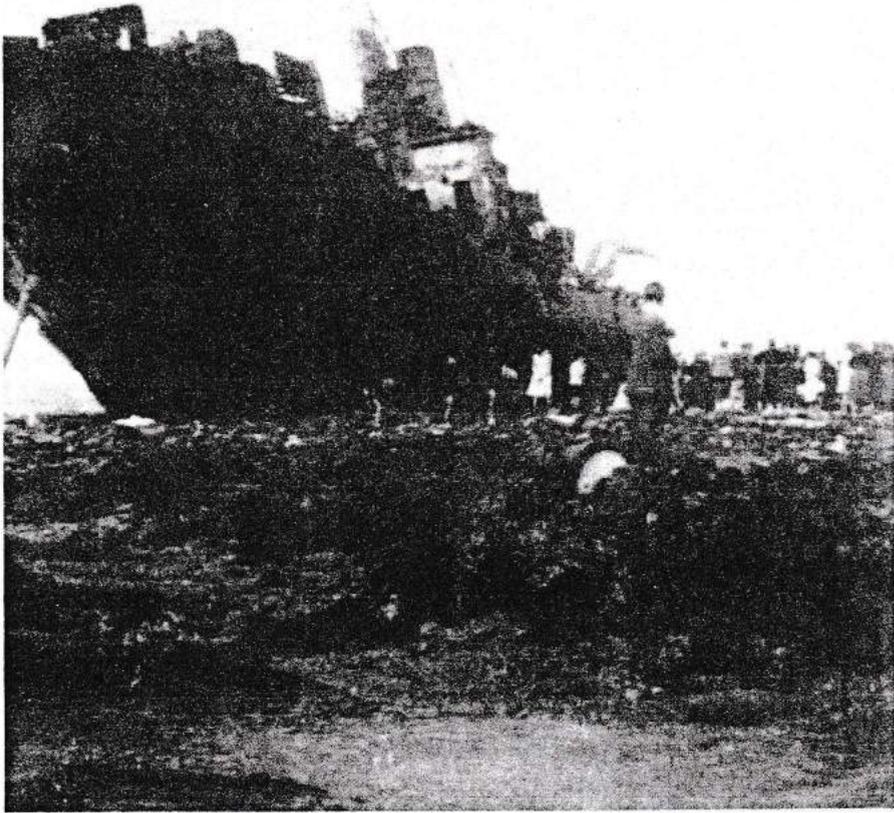
événements. Il indique notamment la dépense de munitions du seul canadien: 1428 obus dont 231 éclairants et 1197 explosifs brisants de 127. Une véritable muraille d'acier contre laquelle sont venus se jeter les patrouilleurs de la Kriegsmarine!

La formation reprendra ses patrouilles dans le secteur, mais sans succès semble-t-il. La Kriegsmarine ne hasardera plus de gros convois en direction de Lorient. L'opération «Kinetic»,

puis «Assault» dont le but était, rappelons-le d'intercepter et d'anéantir le trafic entre les poches de l'Atlantique, vient de connaître son apogée.

Ajoutons encore que les alliés ne retireront aucune gloire de ce massacre d'hommes et de bâtiments. Charles Croucher dira à juste titre: «Ce n'était pas un combat mais une exécution. Les Allemands furent tirés comme des canards posés sur une mare».

A cette occasion, le Captain Davies



Le V 721 échoué à marée basse à Pellan en Pouldreuzic. Cliché: René Hénaff.

se sera montré à la hauteur de ses devanciers célèbres en matière de blocus, le Commodore Sir John Borlase-Warren et le Captain Pellew, chargés de verrouiller la baie d'Audierne durant les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Aux résultats

Un spectacle saisissant va s'offrir aux yeux des riverains accourus nombreux à Pellan. Ces témoins ont encore bien présente en mémoire la vision du V 721, en triste état, celle des morts et des survivants dans un état comparable.

Nous devons à René Hénaff de Pouldreuzic une belle série de photographies d'époque, représentant dans le détail le patrouilleur de la Kriegsmarine, reposant la quille sur les rochers, légèrement incliné sur tribord, à quelques dizaines de mètres du rivage. Les hauts et les flancs de l'infortuné navire ont été labourés par les projectiles: à bâbord avant, au-dessus de la ligne de flottaison, à l'aplomb de la pièce de 105, s'ouvre une large brèche causée par un obus de gros calibre, une autre ouverture béante est

visible au pied de l'abri de navigation; la mâture, la cheminée grêle, les superstructures sont trouées comme une passoire; partout tôles déchiquetées, ferrailles tordues et calcinées attestent du nombre et de la violence des coups assénés par les alliés. La pièce de 20 mm avant semble avoir été atteinte directement; il en est de même pour le Flak, disposé au-dessus de la passerelle découverte qui a flambé. Sur le pont dévasté, gît épars du matériel de dragage: cochonnets, flotteurs, tourets et câbles. Le V 719 quant à lui, ne sera visible que quelques jours plus tard à l'occasion des marées d'équinoxe.

Les équipages

Deux courtes phrases empruntées au rapport de la compagnie FFI de Plogastel Saint-Germain suffiraient à décrire l'état dans lequel les Allemands vont aborder la grève: «La section, en camion, se dirige immédiatement sur les lieux et prend position à 6 heures 30. L'opération militaire devient une opéra-

tion de sauvetage».

Les survivants regagnent péniblement le rivage tout proche, ils sont épuisés, hébétés, les blessés et les brûlés crient de douleur. Les témoins, un moment saisis d'émotion, les aideront à se hisser au sec. Des blessés gémissent, pas de réaction chez les spectateurs figés. Une femme lance alors à la cantonade «Vous êtes des hommes?» et les témoins de sexe masculin d'aller secourir les naufragés. Les cadavres sont échoués sur la grève de Pellan à Kerbouron, certains sont affreusement mutilés ou brûlés; l'un est décapité, un autre n'est plus qu'un tronc humain. Un dernier détail macabre: le corps carbonisé, aux deux mains sectionnées, de l'un des servants du Flak supérieur, restera plus de quinze jours suspendu par un bras, au-dessus de la passerelle. Il y sera encore accroché le 8 septembre suivant, jour du pardon de Penhors. De telles scènes ne manqueront pas d'impressionner fortement les esprits des habitants de la côte, à l'existence pourtant bien rude.

Corentin Ansquer de Pratmeur en Plozévet reconnaît l'un des rescapés, l'officier en second du V 719, qu'il a eu l'occasion de côtoyer à Poulbrehen, le 12 août et qui en compagnie de cinq hommes, avait ramené le navire à Brest. Notre Allemand, venait semble-t-il de recevoir une correction pour avoir tenté de dissimuler une seconde arme après en avoir rendu une première à un FFI. Peut-être est-ce cet officier qui déclarera crânement à un autre témoin: «Nous avons tenu la bataille». En tout cas, il sera, sinon le seul, l'un des rares rescapés à avoir conservé de l'énergie, les autres n'offriront aucune résistance.

Henri Nicot, de Palud Gourinet, vient de regagner sa maison après l'explosion qui a marqué la fin du V 719. Peu de temps après, des naufragés du patrouilleur viennent lui demander asile. A peine a-t-il ouvert sa porte qu'une trentaine d'entre eux s'engouffrent dans la cuisine; un feu est allumé pour les réchauffer, du café à l'orge leur est servi, leurs vêtements changés ou séchés. Un jeune appelle sa mère, un officier brûlé des documents, un Alsacien rescapé pensait que la Wehrmacht tenait encore le secteur.

Dans ces conditions, les FFI n'ont pas de difficultés à capturer 119 prisonniers: 82 dont 33 blessés pour la section de Plozévet, 37 pour ceux de Plogastel.

La Kriegsmarine ignorera jusqu'au 12

septembre le sort des survivants des V 719 et 721.

Dans le secteur d'Audierne

Tout comme les Bigoudens, les Capistes et plus particulièrement les Audiernais, n'oublieront pas de sitôt cette nuit fertile en émotions. La canonade alliée a occasionné quelques dégâts à terre: le Tabac Evenat a reçu un obus de 120, il en est de même pour les maisons Kérisit et Gonidou à Keridreuff. Un projectile percutera le pont, plusieurs autres non éclatés — probablement des éclairants — seront découverts un peu partout. (Compte rendu de Raphaël Kerisit en date du 23 août).

Le principal souci de la garnison de Lézongar, sera de recueillir les survivants des cinq patrouilleurs coulés ou échoués dans les parages de la Gamelle. Bon nombre d'entre eux vont arriver à la côte complètement épuisés et choqués. Les plus chanceux pourront embarquer dans des radeaux de liège. Les autres regagneront la terre ferme à la nage; à bout de forces, quelques-uns s'agripperont à la tourelle de Lézarouant et demeureront sur cette planche de salut jusqu'à l'aube. Des rive-

rains viendront prêter main forte aux naufragés.

Une vingtaine de marins aborderont le rivage du côté de Lervily et trouveront refuge dans une ferme du Créac'h, vers quatre heures du matin. Ils ne veulent pas apparemment rejoindre les leurs à Lézongar. Les FFI de Pont-Croix alertés arrivent trop tard pour les capturer. Le groupe des marins FFI d'Audierne en récupérera trois de son côté. A citer, Antoine Hetchko, Polonais incorporé dans la Kriegsmarine, rescapé du Mémel, qui faussera compagnie aux Allemands en venant conduire des blessés à l'hôpital Saint-Joseph.

Ajoutons encore, en anticipant un peu, qu'un autre rescapé, Karl Aurnhammer, sera capturé à Lesven le 26 août, puis ramené à Lézongar comme parlementaire pour le compte de la Résistance. On apprendra ainsi grâce à lui que 250 hommes environ ont été recueillis par le bastion et qu'une cinquantaine d'entre eux, dont le chef du convoi, ont pu quitter les lieux le 29 août au soir, à destination de Lorient à bord de deux pinasses qui se trouvaient accostées au môle depuis le 21 août. (Les petits bâtiments étaient venus charger des conserves pour le compte des forteresses investies).

Des investigations poussées auprès

des services officiels allemands et français, nous autorisent à fixer à 79, le chiffre minimum des morts du combat du 23 août.

Les victimes dans le secteur bigouden

La plupart des morts des deux bâtiments seront rassemblés à Pellan, puis inhumés au cimetière de Plozévet. Quelques cadavres ayant dérivé, s'échoueront et seront ensevelis sur le territoire des communes voisines.

A Plozévet, nous devons à la conscience professionnelle du secrétaire de mairie de l'époque, Jacques Le Neer, d'avoir pu feuilleter des procès-verbaux d'inhumation extrêmement complets. Seront inhumés:

— Le 24 août: 16 marins.

— Le 25 août: 4 dont 1 à Menez Gored.

— Le 30 août: 11 autres au Gored (et par la suite un autre encore au même endroit non signalé à la mairie. Le lieu d'échouement est depuis lors appelé «trou des Allemands»).

Des corps n'auront pas de sépulture: le mitrailleur déjà cité du Flak et quelques victimes carbonisées, demeurées dans les flancs du V 719, chaviré devant Penhors.

— 2 morts à Pouldreuzic, 3 autres à Plovan, 1 à Pont-L'Abbé le 24 août. (Un blessé ayant succombé à ses blessures).

En pays bigouden, les pertes s'élèvent au minimum à 29 morts dénombrés, dont 5 officiers et 10 inconnus.

Les victimes dans le Cap Sizun

Quant aux victimes du secteur d'Audierne, dans son journal du 25 août, le commandant de la marine à l'Ouest (Admiral West) cite le chiffre de 54 morts. A partir des documents officiels, il n'a été possible d'en repérer que 41, voire au maximum 44.

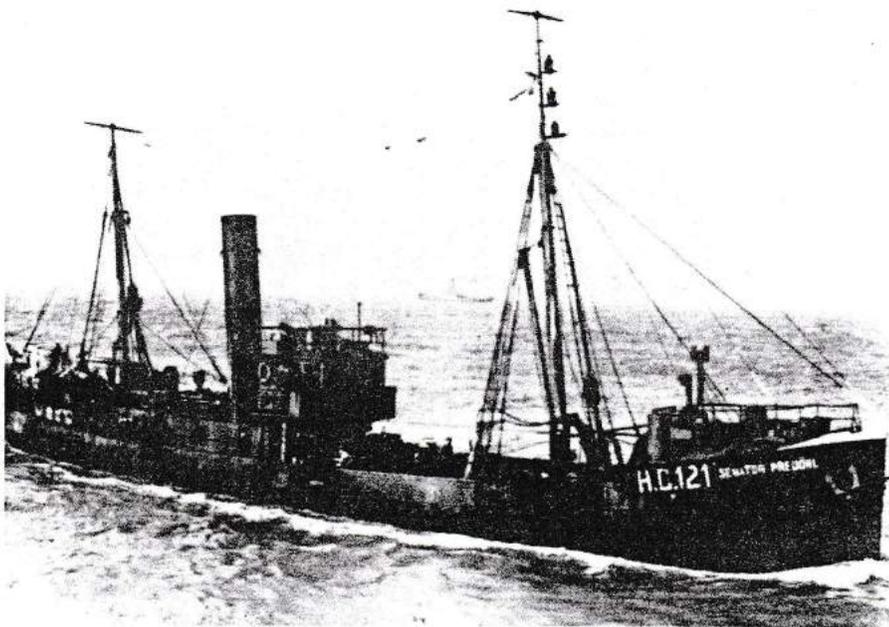
Du cimetière de Lézongar (commune d'Esquibien), 52 corps ont été exhumés en 1961. Ils se répartissaient ainsi:

— 41 marins décédés les 23 et 24 août.

— 1 marin tué le 20 septembre 1944. (Chute de Lézongar).

— 4 soldats tués le 6 août lors de la tentative de reprise d'Audierne.

Le *Senator Predhol*, jeté au feu sur la Gamelle, face à Audierne.





La fo

- 1 civil allemand
- 3 inconnus. (Probablement des marins dont les corps non identifiables sont venus à la côte après le combat).
- 2 prisonniers décédés en 1945 et 1946.

Citons encore un témoin digne de foi, qui se souvient d'avoir assisté à l'inhumation sommaire de trois corps à Mesperleuc, en Plouhinec, dans la dune, non suivie d'exhumation. Vérification faite, (et notamment à la mairie de Plouhinec) il s'avère que deux squelettes ont été retrouvés il y a quelques années, dont un à l'occasion du percement de la route de l'Océan. A noter qu'un Allemand inconnu a été exhumé en 1961 à Plogoff, et que trois corps ont été probablement inhumés près du blockhaus du Guendrez.

Pour conclure ce chapitre, nous estimons que le nombre de marins allemands ayant trouvé la mort lors du combat est proche de 100.

Le pillage des épaves

A Pellan, une fois les naufragés allemands hissés au sec, les habitants de la côte bientôt rejoints par ceux de l'intérieur, vont retrouver très vite les instincts ataviques des pilliers d'épaves.

Après tout, ce que recèlent les épaves n'est que du butin de guerre. N'est-il pas normal de récupérer les cargaisons épargnées par le feu qui feront oublier un peu les privations nées de l'occupation ?

Les scrupules évaporés, le pillage des patrouilleurs va être rondement mené. Quelques lignes empruntées au livre de Lucien Jégou : « Penmarc'h - Histoire et traditions » nous permettent d'imaginer des scènes demeurées célèbres.

« Le dernier pillage digne de mémoire se produisit en 1944. Les pilliers d'épaves de La Palud retrouvèrent d'instinct les réflexes de leurs ancêtres du XVIII^e siècle qui avaient mis en pièces « La Demoiselle Jeanne ». Commencé

dès le 23 août, le pillage va connaître son apogée quelques jours après, à l'occasion des grandes marées, rendant l'épave accessible à pied sec ; autour d'elle se pressent hommes, femmes, enfants, vieillards ; le pont est une véritable fourmilière, chacun s'active à arracher une part du butin que des tombereaux attendent de mener sur le rivage. Un riverain aura la chance de découvrir un baril de vin, des enfants mettent la main sur une mitrailleuse allemande, modèle 34, qu'ils réussiront à faire fonctionner ; ils démonteront aussi quantité d'obus afin d'en brûler la poudre ».

René Hénaff aura la chance de récupérer le pavillon et la flamme de guerre du patrouilleur, trophées de choix, dont il est toujours extrêmement fier. Le charbon des soutes sera très apprécié. Un des treuils de mise à l'eau des baleinières servira très longtemps au hissage d'une embarcation de pêcheur. La carcasse du navire fournira des tôles de bonne qualité, bien précieuses dans la période de restrictions de l'après-guerre.

Le pillage des navires de la Gamelle sera plus périlleux : il faut atteindre le plateau rocheux, à portée des armes de Lézongar. Qu'importe ! De Poulhan et certainement d'Audierne, se détacheront des barques montées par d'intrépides récupérateurs. Des rafales parties du bastion viendront parfois mouvementer les opérations. Une autre fois, c'est un chasseur allié qui mitraille les épaves.

Vers la libération du Cap Sizun

L'Oberleutnant zur see Pluns n'ayant pu évacuer les assiégés de Lézongar, ceux-ci vont devoir prolonger leur séjour dans leurs casemates jusqu'au 20 septembre. On peut écrire sans grand risque d'erreur que la libération du secteur se serait faite d'elle-même, le 23 août 1944, avec le départ de la garnison à bord des KFK de Pluns, si, sur mer, Kriegsmarine et Royal Navy ne s'étaient pas incidemment affrontées.

On pourrait cependant objecter qu'en raison de l'étroite surveillance de la côte exercée par les alliés, le groupe Pluns n'aurait pas pu de toute façon, atteindre Lézongar ou repasser le Raz de Sein, sans être découvert et détruit. Rien n'est moins sûr.

Des petits bâtiments du type Kriegsfischkutter (KFK), construits en bois, bas sur l'eau, longeant la côte afin de ne pas révéler leur écho, passèrent ainsi discrètement, de Brest à Lorient :

— Le premier, le 28 août : le groupe des homardiers « Brusgatis » déjà échappé miraculeusement de Saint-Malo et qui séjournait à Audierne depuis le 21 août.

— Le second, le 10 septembre : Pluns et sa formation, qui se sont distingués entre temps dans les derniers combats de Brest.

La fin des réduits allemands

Dans le réduit allemand de Lézongar, l'effectif passa brusquement de 300 à 600 hommes, ce qui créa des soucis d'intendance et sanitaires (en raison des nombreux blessés). Une situation nouvelle qui incita les Allemands à tenter une seconde évacuation.

Cette fois, la technique sera différente. De nuit, le 26 août, Khaler enverra un bâtiment récupérer la moitié

des assiégés, devant la crique de Lesven en Beuzec Cap Sizun. Au terme de l'une des plus belles victoires remportées par les FFI dans le Finistère, 278 Allemands seront mis hors de combat. Les archives du Seeko nous apprennent que 18 marins blessés ont pu être ramenés à Brest, tandis que 162 autres — dont le médecin de la 7^{ème} flottille — figurent au nombre des prisonniers. A Lézongar, au moins 154 autres marins, 102 soldats et 54 aviateurs sont désormais virtuellement prisonniers de la Résistance qui renforcera sans cesse le blocus des ouvrages.

Le 28 août, deux marins de garde désertèrent. Le 20 septembre, lors de la reddition du bastion, un rescapé du V 702 trouvera la mort à cette occasion. Il s'agit certainement du dernier combattant allemand tombé au cours d'une action militaire dans le Finistère en 1944.

Epilogue

Quarante années après les engagements navals d'Audierne, les débris

éparpillés des huit patrouilleurs auxiliaires de la 7^{ème} flottille sont encore visibles sur les fonds de la baie, véritable cimetière sous-marin alimenté au fil des siècles par d'innombrables navires venus s'y perdre par suite de combats et de fortunes de mer.

De certaines carcasses, il ne reste souvent plus que des tôles déchiquetées ; à Pellan, la coque du V 721 semble pourtant vouloir défier les temps ; le V 729 a fait parler de lui en 1971 en livrant des obus coincés dans ses doubles fonds épargnés par les chalumeaux des ferrailleurs. Le V 730 constitue

quant à lui, un but d'excursion pour les plongeurs estivants qui ne soupçonnent pas l'intensité des drames qui se sont déroulés au-dessus de leurs têtes quatre décennies auparavant, durant le combat du 23 août, le plus meurtrier qu'ait connu la baie d'Audierne au cours de son riche passé maritime.

Alain LE BERRE.

Documentation

Principales sources :

Militaires :

- Archives du Service historique de la marine canadienne (Ottawa - Quartier général de la Défense Nationale).
- Archives de la Royal Navy (Londres - Public Record Office).
- Archives du Commandement de la Kriegsmarine à l'ouest et du Commandement de la Kriegsmarine en Bretagne (Fribourg i. Br. - Bundes-Archiv.)
- Archives du service des sépultures militaires allemandes (Cassel - Volksbund Deutsche Kriegsgräberfür - Sorge e.v.).

Privées :

- Michel Bourdon, ancien capitaine FFI, adjoint au commandant du bataillon FFI/FTP de Pont-Croix.
- René Hénaff, de Pouldreuzic.
- Louis Le Corre, ancien lieutenant à la compagnie FFI de Pont-L'Abbé.
- Alain Le Grand, « Le Finistère dans la Guerre - T2 La Libération ».

- Jacques Variel, professeur, de Pont-l'Abbé.
- Henri Piron, retraité de la gendarmerie.
- Georges Wolf, ancien commandant de la compagnie Indépendance du bataillon FFI/FTP de Pont-Croix.
- M. Martens, rescapé allemand du V 720.

- Joseph Schull, « Lointains Navires » Ottawa 1952, histoire semi-officielle de la Marine du Canada 1939-1945.
- Henri Moullec, commandant (e.r.) ancien lieutenant FFI, commandant la compagnie "Surcouf" du bataillon FFI de Pont-Croix. « La résistance dans le Cap Sizun », « Le Progrès de Cornouaille », juin 1979.



Au fond, le V721 devant lequel pose, en septembre 1944, les grands de 14 ans de la colonie de vacances du Guilvinec. Photo: Ange Trebern du Guilvinec.